

**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 3



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

Une des Origines de <i>Madame Bovary</i> (<i>Madame Bovary</i> et Neufchâtel-en-Bray)	André Durand
La Vaubyessard	Gérard-Gailly
Comment j'ai connu Flaubert	G.-E. Bertrand
Comment naquit une Vocation	R.-M. Martin
Le Timbre-Poste à l'effigie de Gustave Flaubert.	
<i>Madame Bovary</i> (Sonnet)	J.-E. Friederich
A propos de la Visite au Pavillon Flaubert de la Société J.-K. Huysmans, le 1 ^{er} Juillet 1951.	
Gustave Flaubert à Croisset	Fr.-Ch. Lapierre
Une Farce joyeuse de Fr.-Ch. Lapierre à Gustave Flaubert.	Jean Revel

La Vie de notre Société

Cérémonie commémorative du 12 décembre 1951. — Au Musée de l'Hôtel-Dieu. — Le Bulletin des Amis de Flaubert. — Conférence de M. André Renaudin sur Fr.-Ch. Lapierre, 18 mai 1952. — Adhésions. — La Bibliothèque Flaubert à Croisset. — Visite de M. Pierre Ramécourt à Rouen. — A propos du film de *Madame Bovary*. — La Foire-Exposition et le Pavillon Flaubert. — Visite de M^{lle} Maria Guerri à Rouen. — Excursion des *Nouvelles Littéraires* à Rouen. — Congrès National des Pharmaciens à Rouen. — Conférence par M^e Georges Brosset à Genève. — A l'Université de Genève.

Bibliographie

L'Education Sentimentale aux Pays-Bas. — Commentaires sur *Madame Bovary*, par Léon Bopp. — Biographie de Flaubert, par M. Ph. Spencer.

Madame Bovary et Neufchâtel-en-Bray

Par André DURAND, Conservateur du Musée Mathon

Les Pénitents

L'étude de l'œuvre de Flaubert a toujours de l'attrait ; il en est pour preuve les nombreux articles concernant les sources de *Madame Bovary*. C'est la raison qui nous fait publier ces lignes.

Gustave Flaubert, dans une de ses lettres, a dit d'Emma Bovary : « Ce n'est pas un portrait, c'est une convention pure ».

Cependant, l'imagination n'a pas tout enfanté dans ce roman, et plus d'un critique, ici et là, s'est plu à découvrir le véritable modèle (1).

Ailleurs, d'autres Emma, d'autres Rodolphe ont vécu ; c'est pourquoi, dès la publication du livre, plusieurs exemplaires de la première édition furent achetés par des Neufchâtellois, les habitants de la capitale du Bray, croyant reconnaître dans les personnages de Flaubert certains de leurs concitoyens. Il faut dire que cette opinion n'était motivée que par les apparences.

En effet, au moment où se déroulait le drame de Yonville, une affaire semblable se passait à Neufchâtel.

Flaubert a dit : « Les classiques avaient le cocuage qui est une histoire gaie, les romantiques ont inventé l'adultère qui est une chose sérieuse ». Nos compatriotes, eux aussi, prirent au sérieux cette histoire d'adultère romancé.

Un sous-préfet de Neufchâtel, M. Rocher, avait essayé de percer l'énigme *Bovary* (2). Après lui, notre compatriote, l'érudit Félix Clerem-bray (3), dans sa brochure *Flaubertisme et Bovarysme* (4), a consacré à ce fait divers local un chapitre entier, mais embrouillé et incomplet.

Voici l'histoire :

A Neufchâtel-en-Bray, sur la place du Pot-d'Étain, existe une grande bâtisse en briques qui — seule dans cet îlot — a échappé aux bombes allemandes et alliées.

La façade, agrémentée d'un beau jardin, a une jolie vue sur la vallée de la Béthune et les propriétés avoisinantes ; au fond du jardin, une petite porte donne accès sur la vieille ruelle dite du Rempart.

C'est dans cet immeuble que vinrent résider, après leur mariage (30 avril 1832), M. Caron, docteur en médecine, et sa femme, Désirée Champion, fille d'un marchand de la rue de la Grosse-Horloge, à Rouen.

Élégante, distinguée, jolie même, M^{me} Caron, après quelques années de mariage, se lassa de la vie conjugale, et bien qu'une fille (5) lui fut née dès le printemps de 1833, elle chercha d'autres compensations sentimentales.

Or, à quelque distance de l'habitation de la place du Pot-d'Étain,

(1) Gabrielle Lelcu. Du nouveau sur *Madame Bovary*, Revue d'histoire littéraire, 1947.

(2) Revue de France, 1896-1897.

(3) Lefebvre, ancien avoué à Neufchâtel, né à Neuville-Ferrières.

(4) Chez Lestringant à Rouen, 1912.

(5) M^{lle} Caron, peintre d'un certain talent, a fait de très bonnes copies de tableaux de l'école romantique, entre autres celui de la « Rigolette », de J.-D. Court, au Musée de Rouen, portrait que l'on dit être celui de Lise Delamare.

il existe, sur le bord de la Béthune, une grande propriété nommée « Les Pénitents », vendue comme bien national en 1793.

Au siècle dernier, elle appartenait à un ancien officier au 4^e régiment de Hussards à cheval, garde du corps de S.A.R. Madame, cavalier de belle allure et qui répondait parfaitement au signalement de Rodolphe.

Comme le héros du roman, il venait d'hériter d'un château avec deux fermes « qu'il cultivait lui-même, sans trop se gêner cependant. Il vivait en garçon et passait pour avoir au moins quinze mille livres de rente ». (page 180) (6). Des relations se nouèrent entre lui et M^{me} Caron.

Celle-ci, comme Emma, « s'habillait de costumes étranges, montant à cheval seule ou avec son galant ».

A cette époque, parmi les distractions de la haute société Neufchâtelloise, on comptait : la chasse à courre, la promenade en voiture et l'équitation, sport où notre Rodolphe local excellait.

Désirée Campion, bonne cavalière, était de ces parties qui, dans le site verdoyant et boisé du Pays de Bray, ne manquaient pas de charme.

Ces sorties facilitèrent aussi le rapprochement des deux amoureux et, bientôt, Désirée Caron devint la maîtresse du brillant cavalier.

Comme Emma, Désirée Caron allait souvent retrouver son amant chez lui. A la brume, elle quittait la maison par la petite porte dérobée et elle descendait la ruelle du Rempart. Ensuite, elle empruntait une petite venelle qui, en quelques minutes, la menait jusqu'aux rives de la Béthune, près des Pénitents (7).

Mais pour traverser la rivière, il n'existait pas de « planche aux vaches » comme dans le roman (p. 231) ; un domestique dévoué et discret y suppléait ; il prenait Désirée sur ses épaules et lui faisait passer l'eau.

Les contemporains du « fait divers » assuraient que des signaux s'échangeaient de maison à maison. « Ils étaient convenus, elle et Rodolphe, qu'en cas d'empêchement extraordinaire, elle attacherait à la persienne un petit chiffon de papier blanc, afin que si, par hasard, il se trouvait à Yonville, il accourût dans la ruelle derrière la maison » (p. 273).

De jour en jour, la liaison se resserrait davantage, la vie conjugale devint insupportable à Désirée ; elle aussi songea à se libérer et elle prépara sa fuite. « J'aurais besoin d'un manteau à long collet doublé, dit Emma à Lheureux » (p. 278). Désirée eut cette même idée : « Une vieille sage-femme, fille de médecin, précisait : « Le manteau avait été commandé dans un magasin en face de la pharmacie ». Les malles de la Bovary Neufchâtelloise étaient faites, et le mari, prévenu, eut d'autant moins de peine à faire échouer le plan qu'au dernier moment, Rodolphe recula » (8).

Où nos amants se sont-ils connus ?

Flaubert place la première rencontre de Rodolphe et d'Emma aux « Comices ». Rien ne précise qu'il en fut de même à Neufchâtel, mais au cours de nos recherches, nous avons fait une découverte assez curieuse.

En 1855, un Comice se tint à Gournay ; le Préfet y assista et prononça un discours. L'année suivante, à Neufchâtel, où le Sous-Préfet présidait, il y eut : banquet, discours et fête de nuit.

Quels furent ces discours ?

Le Préfet, parlant de l'Empereur, avait dit : « Ce noble cœur, dont

(6) Les pages indiquées sont celles de la première édition de Madame Bovary, en deux volumes.

(7) Les abords de cette propriété ont été complètement modifiés par la construction du chemin de fer qui a provoqué l'extension de Neufchâtel dans ce faubourg.

(8) Flaubertisme et Bovarysme, p. 65.

l'élan sublime transporte le Souverain sur le théâtre de dévastations et de peines et lui donne, au milieu des bénédictions du peuple, une mission presque divine ». Le Sous-Préfet (9) : « Un concours, c'est un tournoi, un champ de bataille sur lequel le progrès coule à la place du sang et où le vaincu dine à côté du vainqueur et prépare pour l'an prochain un autre rôle ».

Voyons, maintenant, quelles paroles Flaubert met dans la bouche de son personnage ?

D'abord, le couplet traditionnel au Pouvoir (p. 200), puis cette tirade, qui semble directement inspirée par celle que nous venons de citer : « Que ces Comices soient pour vous des arènes pacifiques, où le vainqueur, en sortant, tendra la main au vaincu et fraternisera avec lui, dans l'espoir d'un succès meilleur » (p. 208).

On conviendra que ce rapprochement ne manque pas de piquant et d'inattendu.

Et puis, Neufchâtel avait aussi son hôtel du Lion d'Or, avec sortie sur le Pont-d'Étain, hôtel voisin de la pharmacie, de l'église et du presbytère, lui-même contigu à la maison du docteur. « Un soir que la fenêtre était ouverte et qu'assise au bord, elle venait de regarder Lestiboulois, le bedeau qui taillait le buis, elle entendait tout à coup sonner l'Angelus » (p. 155).

Enfin, comme dans le roman, une « hirondelle » effectuait chaque semaine le voyage de Rouen.

On n'est pas étonné de l'émotion soulevée à Neufchâtel, dès la parution du roman, dans la « Revue de Paris », par tous ces rapprochements que nos grands-parents avaient faits, d'autant plus facilement, que « l'histoire » de Désirée Champion et de son Rodolphe défrayait encore les conversations.

Il est un autre personnage, — secondaire il est vrai — dans lequel les Neufchâtellois ont voulu reconnaître un des leurs.

C'est le docteur Potel (le seul qui, à Neufchâtel, pratiqua la chirurgie), présumé le Canivet du roman. Ce docteur, auquel Bovary fait appel après la malheureuse opération du pied bot d'Hippolyte : « Et enfin, Charles répondit par un signe affirmatif, quand la mère Lefrançois lui demanda si elle ne pouvait point, en désespoir de cause, faire venir M. Canivet, de Neufchâtel, qui était une célébrité » (p. 257).

Pour les Neufchâtellois, la chose était certaine. Flaubert avait fait revivre dans son roman cet ancien interne de l'Hospice Général de Rouen. Le fait nous a été certifié par un de nos amis, qui s'était trouvé longtemps en relation avec la haute société de Neufchâtel.

Un article nécrologique, que le hasard a mis sous nos yeux, semble confirmer en partie cette assertion.

Il est dû à la plume d'un de nos concitoyens, nommé Michu ; une rue de Neufchâtel porte encore son nom.

Poète de talent, Michu fut en correspondance avec Victor Hugo, auquel il a dédié un poème dans un recueil intitulé : « Les Chevilles de Maître Claude ».

« Jean-Charles-Dominique Potel, écrit Michu, naquit à Serqueux (10), le 6 avril 1786 ; il fit des études secondaires, puis il entra à l'Hospice Général de Rouen et fut reçu officier de santé le 17 octobre 1818. Son père était un rebouteux très recherché ».

« Le chirurgien Potel, choisit pour résidence le chef-lieu d'arrondisse-

(9) Esnon de Saint-Céran.

(10) Canton de Forges-les-Eaux.

ment le plus rapproché des lieux où son père avait eu des succès de rebouteux, et il avait 32 ans quand il s'installa à Neufchâtel ».

« Sa physionomie ne devait pas prévenir en sa faveur. Avec ses traits déformés par la petite vérole, ses petits yeux, sa voix nasillardé, sa désinvolture peu propre à lui gagner les bonnes grâces des dames, et ses manières brusques auprès des malades, il lui était permis de ne pas compter sur l'engouement du public ».

« Bientôt, ses opérations chirurgicales appelèrent l'attention de ses confrères, et ce qui les surprit, ce fut de voir que M. Potel abandonnait parfois les règles admises pour suivre ses propres règles. Il avait sa méthode, ses appareils, ses pansements, ses moyens à lui. Il restait, malgré sa science, le fils du rebouteux. Que pouvait cependant la critique jalouse en présence du succès, sinon se taire ».

« Comment le public n'eut-il pas mis sa confiance dans un talent hautement avoué par le docteur Flaubert, devenu célèbre. S'il faisait payer les riches, il remettait pour rien bras et jambes aux pauvres ».

En présentant « Canivet de Neufchâtel », Flaubert le décrit ainsi : « Docteur en médecine, âgé de cinquante ans, jouissant d'une bonne position, sûr de lui-même ».

Le portrait se complète ensuite de la diatribe chez Homais, contre les « idées de ces messieurs de la Capitale ». « Nous ne sommes pas si forts que cela, nous autres... Nous sommes des praticiens, des guérisseurs, et nous n'imaginierions jamais d'opérer quelqu'un qui se porte à merveille » (p. 257).

Il note ensuite le comportement du docteur Canivet : « En arrivant chez ses malades, il s'occupait d'abord de sa jument et de son cabriolet... L'univers aurait pu crever jusqu'au dernier homme, qu'il n'eut pas failli à la moindre de ses habitudes » (p. 258). On disait à ce propos : « Ah ! M. Canivet, c'est un original ». Réflexion qui était celle de personnes ayant connu le docteur Potel et ses manies.

La description du cabriolet de Canivet, avec son ressort fléchissant et la « vaste boîte recouverte de basane rouge, dont toutes les ferrures de cuivre brillaient magistralement », avait, d'après les témoins, la plus grande ressemblance avec celui du docteur Neufchâtellois.

Flaubert n'oublie pas les manières désinvoltées du docteur, dans la conversation qu'il lui prête avec Homais : « Alors, sans égard pour Hippolyte qui suait d'angoisse entre ses draps, ces messieurs engagèrent une conversation » (p. 259).

Le portrait est complet.

Mais revenons à notre article nécrologique et au docteur Potel.

« Accablé tout à coup, le 12 juillet 1852, par une fièvre cérébrale qui devait l'enlever, ses confrères de Neufchâtel, qui lui prodiguèrent leurs soins les plus empressés, épouvantés de la marche rapide du mal, demandèrent en hâte l'aide de M. Flaubert fils.

» A cet appel, l'habile docteur quitta brusquement l'Hôtel-Dieu où il faisait la visite, partit pour Neufchâtel, mais n'y arriva, hélas ! que pour accuser l'impuissance de son art à triompher d'une fièvre dont les affreux ravages étaient irréparables ».

Nul doute que le docteur Potel ne fut tenu en haute estime pour que le fils du grand chirurgien, toute affaire cessante, ait entrepris le long et fatigant voyage de Neufchâtel pour lui apporter ses soins.

Mais n'a-t-il pas toujours été admis que le portrait du docteur Canivet était celui du père de Flaubert ?

Rarement, le personnage d'un roman est un sujet unique, l'auteur s'inspire de divers modèles. « Je fais mon fagot de plusieurs brindilles », disait Montaigne. En l'occurrence, deux hommes du même âge, ayant fait ensemble leurs études, exerçant la même profession, ont pu avoir entre eux des points communs et ressembler tous deux au personnage du roman.

Il est possible que, de son côté, Flaubert ait voulu faire revivre cet ancien collègue de son père, décédé deux ans avant la parution de *Madame Bovary*.

Si, autrefois, Neufchâtel a pu prétendre découvrir un des personnages du roman, le docteur Potel est le seul pour lequel il existe le plus de vraisemblance.

Flaubert a-t-il pu connaître l'infortune conjugale du docteur Caron ? Malgré de nombreuses recherches, Clérembray n'avait pas réussi à établir la preuve d'une relation quelconque entre les deux hommes. Le hasard a mis sous nos yeux un document qui paraît répondre à la question ?

En classant, il y a plusieurs années, un lot de thèses médicales, nous eûmes la surprise de lire, sur un de ces opuscules, la signature du docteur Caron. En voici le titre : « Dissertation sur la fièvre miliary », présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 mars 1820, par P.-B. Caron, de Neufchâtel, département de la Seine-Inférieure, docteur en médecine, bachelier ès-lettres, membre émérite de la Société d'Instruction Médicale ».

Et sur la seconde page, en grandes capitales :

A mes chers Parents (*sic*)

Reconnaissance éternelle à mon oncle, le docteur Roussel,
médecin-chef des Hospices de Rouen,
en témoignage de mon respect et de ma gratitude.

P. CARON.

Or, ce Roussel n'était autre que le chef et collègue du chirurgien Achille Flaubert, le père du romancier.

D'autre part, Flaubert a été en relations avec les Neufchâtellois, et Neufchâtel était une ville qu'il connaissait. Il y fait allusion dans sa correspondance, à la suite d'une rencontre faite sur le Nil au cours de son voyage en Orient. Les enfants du docteur Marquézy nous ont certifié que le romancier est venu à Neufchâtel voir leur père (11), ensemble de circonstances qui permettent de supposer que Flaubert a peut-être eu connaissance du fait divers Caron, sans y attacher aucune importance. Et puis, n'a-t-il pas dit : « *Ma Bovary*, sans doute, souffre et pleure dans plusieurs villages de France, à cette heure ». A Neufchâtel, Désirée Champion fut l'une d'elles.

Quant à notre Rodolphe, que nous avons connu, il resta célibataire. Il aurait eu, dit-on, une fille illégitime répondant au prénom d'Emma ! Coïncidence curieuse, faite pour exciter les imaginations d'une petite ville, il y a près de cent ans.

André DURAND

Conservateur du Musée Mathon
Neufchâtel-en-Bray.

(Extrait du Réveil de Neufchâtel-en-Bray, 28 novembre 1951).

(11) Elève du docteur Flaubert.

“ LA VAUBYESSARD ”

Par Em. GÉRARD-GAILLY

Sans courir d'emblée au but, nous voulons dire l'occasion capricieuse et les détours qui nous ont conduit à chercher la source de ce vocable fameux.

On sait que le château de La Vaubyessard, où Emma Bovary s'enivre de son premier bal, d'ailleurs l'unique, a pu être identifié grâce à l'auteur lui-même. Dans une lettre adressée d'Egypte à Louis Bouilhet, mars 1850, Flaubert évoque le château du Héron, où il assista, encore collégien, à un bal, et dont le propriétaire s'appelait le marquis de Pomeru d'Aligre.

Le château du Héron se trouve près de Croisy-sur-Andelle, un peu à l'Est de Ry, qui deviendra Yonville-l'Abbaye. En revanche, on ignore où le « La Vaubyessard » du roman est situé par rapport à la bourgade de Tostes, ou Tôtes, qu'habite alors le ménage Bovary. A droite, à gauche, au Sud, au Nord ? Flaubert n'en souffle mot, tout en nous décrivant le château avec minutie ; et il nous en présente le propriétaire, marquis d'Andervilliers ; et il découvre aux yeux éblouis de son Emma quelques portraits d'ancêtres héroïques, dont nous laissons ici les noms pour ne nous attacher qu'à celui du domaine.

Ce mot « La Vaubyessard » serait-il une création de l'auteur ? Il ne sent pas le « fabriqué ». Est-il une trouvaille, un hasard de cueillette géographique ? Voilà ce que nous ne nous étions jamais demandé, pas plus, je pense, que les autres flaubertistes, lorsqu'une coïncidence singulière nous a jeté dans le problème : il se fait qu'un autre roman, et valable, de cinquante ans postérieur à *Madame Bovary*, s'orne du même « La Vaubyessart », avec la seule différence d'un t final au lieu du d.

Dans *La jeune Fille bien élevée*, René Boylesve raconte les premiers émois de Madeleine Doré, pensionnaire au Sacré-Cœur de Marmoutier. En temps de vacances, elle déploie chez des amis musiciens son talent de pianiste, qu'elle a grand. La chose se passe à Chinon. Un beau jeune homme, René Chambrun, lui tourne les pages... et lui tourne la tête. « C'est un ami des Jarcy, qui est venu avec eux de La Vaubyessart ». A deux reprises encore, le nom est produit. Aucune scène, du reste, ne se déroule dans ce La Vaubyessart. Ce n'est qu'un lieu désigné, village ou château, à dix kilomètres de Chinon. Mais c'est de là que provient René Chambrun, et cela suffit pour que ce mot, La Vaubyessart, émeuve Madeleine, tout comme une Emma.

Emprunt conscient, fait au maître par René Boylesve ? On ne peut le croire. « La Vaubyessard » était trop la propriété connue et exclusive de Flaubert pour qu'un admirateur tyrannisé osât se risquer à un emprunt aussi naïf. Suggestion d'un souvenir dont on a oublié l'origine, et qu'on utilise de bonne foi comme une réserve personnelle ? Peu croyable aussi. Selon nous, René Boylesve devait avoir une raison qui le libérait de *Madame Bovary*, et ce La Vaubyessart devait lui être un bien privé, un bien tourangeau, qu'il ne lui déplaisait pas — non sans quelque malice muette, peut-être — d'étaler au soleil malgré le château d'en face. (Il s'est beaucoup servi des noms de sa province et de l'Anjou voisin pour le baptême de ses personnages et de ses lieux de scène). Dès lors, et puisque nous n'avions relevé aucun La Vaubyessard en Normandie, il devenait loisible d'imaginer Flaubert piquant ce nom dans

quelque ouvrage géographique ou historique ou généalogique, qui traitait du pays de Loire.

Nous nous trompions du tout au tout. Nous n'avons découvert aucun La Vaubyessart à dix kilomètres de Chinon, ni plus loin. Les personnes régionales les plus averties, les plus au fait de chaque vieux toit, pigeonnier, motte de terre, à dix lieues à la ronde, ne nous ont apporté que des négatives. Il n'existe pas plus de La Vaubyessard ou Lavaubyessard, avec finale d ou t, en Touraine qu'en Normandie. Il n'en existe aucun dans la France entière. Le dictionnaire des Postes, consulté, qui énumère tous les villages, hameaux, lieux dits, n'eussent-ils que huit âmes, immense répertoire de soixante mille noms environ, est strictement muet sur celui qu'employa Flaubert, puis Boylesve.

Nous nous sommes rabattu sur les patronymes nobles. Les milliers d'énormes registres du Cabinet des Titres, à la Bibliothèque nationale, nous en offrent à foison, même des Dupont nobles, des Dufour nobles, voire des Boylesve, ces derniers depuis Saint Louis jusqu'à hier, mais ne sont pas moins muets sur un patronyme La Vaubyessard que ne l'est le dictionnaire postal sur un La Vaubyessard, nom de lieu. Egalement muets sur des Andervilliers, sur des Yverbonville, hôte et ancêtres : la chose était prévisible, puisque les patronymes nobles sont généralement des noms de lieu.

Et comme il n'était plus en nous d'abandonner cette quête qu'avait provoquée la coïncidence Flaubert-Boylesve, il nous vint alors à l'esprit d'interroger le nom lui-même, de le pétrir et de le décortiquer. De le décortiquer d'abord de son article ; mais « Vaubyessard » ne nous donna rien, d'aucun côté. De le décortiquer ensuite de sa parcelle « vau », qui signifie « val ». Il n'est pas le seul de son espèce : pour ne citer qu'un cas, évoquons le domaine de La Vauguyon, ou du val Guyon, proche de Chinon, qui appartient à Gustave Droz, l'auteur de Monsieur, Madame et Bébé.

Cette seconde ablation nous laissait « Byessard ». Réduit à l'essentiel, demeurait-il un nom de lieu possible, permettant cette combinaison : « le val Byessard » ? Allions-nous enfin le lire dans le gigantesque répertoire aux soixante mille vocables ? Oui, enfin, nous l'y avons lu, avec la différence d'une lettre qui, d'ailleurs, ne tire pas à conséquence : Biessard. Nous l'y avons lu en exemplaire unique, sans homonyme aucun pour toute la France, un « apax legomenon ». C'est un lieu-dit d'une soixantaine d'habitants. Mais où niché ce Biessard unique ? On vous le donne en mille : dans le coin le plus choisi du royaume, dans la commune même de Canteleu, où est Croisset !... On part du studieux ermitage à la poursuite d'un mot, on fait le tour de la France, et ce vaste rallye-paper nous ramène au lieu qu'on n'eût pas dû quitter.

Ainsi Flaubert ne l'a pas forgé, ce nom, ni puisé dans quelque recueil géographique ou généalogique. Il l'avait à sa porte, il l'entendait prononcer communément, et il l'a pris, en y joignant cet heureux indicatif « La Vau », puisqu'aussi bien le château du marquis d'Andervilliers, c'est-à-dire le château du Héron, est posé « dans une vallée [où coulaient] deux rivières », selon que l'indique un scénario du roman. Et selon qu'il est dit dans le roman lui-même : « Une rivière passait sous un pont ». Cette rivière est l'Andelle, et l'autre est son affluent, non dénommé sur les cartes.

Georges Dubosc, comme nous le rappelle Edouard Maynial dans son édition de Madame Bovary, avait déjà signalé que le nom d'Yonville-l'Abbaye provenait d'une vallée d'Yonville, que l'on côtoyait en se rendant de Rouen à Déville, où les Flaubert avaient une propriété avant 1846 : c'est à deux pas au Nord-Est de Croisset. Biessard en est encore plus

proche, au Sud-Ouest. Une fois de plus se vérifie la thèse des « éléments réels » qui nourrissent les œuvres dites d'imagination.

Mais si ce petit problème de La Vaubyessard est réglé pour Flaubert, le plus simplement du monde, il ne l'est pas pour René Boylesve, qui nous en a imposé l'examen. Cependant, nous ne croyons pas qu'il ait élu sans raison suffisante ce terme sur lequel il y avait prescription, et il reste à trouver cette raison-là.

GERARD-GAILLY.

Comment j'ai connu FLAUBERT

Par G.-E. BERTRAND

Un flaubertiste enthousiaste, M. Georges-Emile Bertrand, s'était inscrit, dès la première heure, parmi les membres de notre Association. Nous nous étions promis de lui demander un article à insérer dans notre Bulletin. M. Georges-Emile Bertrand est décédé voici quelques mois.

Nous déplorons la disparition de ce collaborateur.

Nous croyons devoir, cependant, en souvenir de lui, détacher de son ouvrage « LES JOURS DE FLAUBERT », la page ci-après, dans laquelle il exprime ses sentiments envers notre immortel romancier :

C'est aux environs de ma vingtième année que je lus, pour la première fois, la Correspondance de Flaubert. Cet ascendant, dont parle M. Dumesnil, je l'ai subi aussitôt, et j'aurais voulu que celui qui avait écrit ces lettres admirables fût encore vivant pour pouvoir aller vers lui comme vers le maître que mon esprit attendait.

C'est une des tristesses de la vie, ce décalage des générations qui vous fait naître alors que ceux dont on aurait souhaité entendre la grande voix ne sont plus depuis longtemps. Mais, si j'étais venu trop tard, d'autres m'avaient précédé et l'avaient connu, l'avaient aimé. Dans leurs souvenirs, ils ont rappelé les heures vécues avec lui, ils l'ont décrit, bon géant toujours indigné, ils ont dépeint sa demeure, ses vêtements, sa façon de travailler. J'ai lu l'un, puis un autre ; j'ai voulu ensuite les lire tous, et c'est chez eux que j'ai trouvé Flaubert, c'est des pages plus ou moins amicales qu'ils lui ont consacrées que je l'ai vu surgir, tel qu'il a vécu, avec ses qualités et ses défauts, ses haines et ses amitiés. L'homme, et non plus seulement l'écrivain, m'est apparu dans sa vie quotidienne, parmi sa famille et ses amis. C'est en feuilletant les mémoires, les lettres, les travaux de toutes sortes que j'ai pu pénétrer dans son intimité, comme je l'avais tant désiré.

J'ai été avec lui étudiant, voyageur. Je l'ai vu dans son cabinet à Croisset, rivé à sa table, pourchassant la phrase rebelle, et j'ai entendu son fameux « gueuloir », pendant que sur la Seine, devant la maison blanche, glissaient les grands voiliers silencieux. Modestement assis dans un coin, j'ai assisté aux réunions du dimanche de la rue Murillo ou du Faubourg Saint-Honoré, alors que se trouvaient réunis autour du Maître les camarades de lettres et les disciples préférés. Je l'ai contemplé, mort, sur son divan, le cou gonflé par l'apoplexie, et j'étais avec Zola, Goncourt et Maupassant, parmi ceux qui suivaient son cercueil sur la route de Canteleu à Rouen.

Georges-Emile BERTRAND.

Comment naquit une Vocation

Par R.-M. MARTIN

Le 24 novembre 1890, Maurice Leblanc, le futur auteur d'Arsène Lupin, que son père destinait à l'industrie (fabrication des cartes), assistait, à Rouen, dans le Jardin Solférino (aujourd'hui square Verdrel), à l'inauguration du bas-relief, œuvre de Chapu, représentant, dans l'angle gauche, en médaillon, le visage de Gustave Flaubert.

Maurice Leblanc, qui n'avait aucun goût pour les entreprises industrielles, rêvait de devenir écrivain. Et ce fut cette inauguration qui, semble-t-il, devait décider de sa carrière.

Parmi les autorités qui assistaient à cette cérémonie, Maurice Leblanc en dévisageait plus spécialement quatre qu'il connaissait par leurs livres qu'il avait lus et relus : Edmond de Goncourt, Emile Zola, Guy de Maupassant et Octave Mirbeau.

Le jeune Maurice Leblanc (il venait d'accomplir son service militaire) tourna autour d'eux après la manifestation, se mêla aux groupes qui les entouraient, écouta leurs conversations, contempla le foulard de Goncourt, le binocle de Zola, la moustache de Maupassant ! Il épia sur leur visage ce petit trait qui indique le génie.

Maurice Leblanc apprit ainsi qu'un déjeuner officiel suivrait la cérémonie ; que le soir, chacun de ces quatre écrivains dînerait de part et d'autre, mais qu'ils reprendraient, ensuite, ensemble, le train pour Paris.

Une idée germa alors dans le cerveau du jeune Leblanc : se glisser dans leur compartiment, entendre leurs conversations et, qui sait ? peut-être y prendre part. Mais, pour cela, il fallait que le jeune Maurice passât une nuit hors de la maison familiale. Hélas ! le père ne plaisantait pas sur les heures de rentrée nocturne. Seulement les permissions de théâtre, comme au régiment ! Tant pis, le jeune homme avait la clé de la maison en poche. On verrait bien. Et puis il s'agissait d'une escapade dont le motif était avouable...

A la gare, Maurice s'approche du groupe formé par les quatre écrivains. Le train venant du Havre s'arrête. Un compartiment vide se trouve devant eux. Ils y montent, suivis du jeune curieux. Toutefois, Mirbeau était absent. Toudouze — un autre ami de Flaubert — le remplaçait.

Le train ayant démarré, Maurice Leblanc était anxieux d'entendre la conversation de ces demi-dieux qu'ils étaient à ses yeux, de connaître leur opinion sur la cérémonie du matin, sur Gustave Flaubert... Maurice comptait bien d'ailleurs se mêler à la conversation. N'était-il pas de ceux qui, prenant souvent le bateau de La Bouille, apercevaient Gustave, en robe de chambre, dans son jardin de Croisset ? N'était-il pas du nombre des clients d'Achille Flaubert, frère du romancier, chirurgien réputé à Rouen ? N'était-il pas, le jeune Maurice, client de Lefebvre, pharmacien rues Saint-Patrice et du Sacre, de cette même ville, et dont l'épouse, Alice-Delphine Delamare, était la fille des Bovary, que Gustave Flaubert prénommait Berthe dans son roman ? Voilà, n'est-il pas vrai, des motifs sérieux lui permettant de prendre part aux entretiens qu'allaient avoir les occupants du compartiment ? Et puis cette parenté entre la femme du pharmacien et Madame Bovary avait incité Maurice Leblanc à écrire un conte intitulé : *L'Officine de Monsieur Homais*. Et ce conte, il l'avait en poche pour le montrer aux quatre voyageurs.

Hélas ! Les événements ne se déroulèrent pas selon les prévisions du jeune auteur. Car, au sortir du tunnel Sainte-Catherine, c'est-à-dire après que le train eût roulé cinq minutes, Maupassant se plaignit de maux de tête (il devait mourir fou trois ans plus tard), Zola eut des crampes d'estomac, et Goncourt se déclara crevé, n'aspirant qu'au sommeil. Quelques instants après, le compartiment était transformé en dortoir...

Ainsi se brisaient toutes les espérances de Maurice. Plus d'anecdotes à entendre sur la vie de Flaubert ! Pas moyen d'intéresser les quatre parisiens aux projets de Maurice concernant la littérature ! Impossible de leur dire : « J'ai autre chose à faire que de vous voir dormir. Je suis un futur écrivain qui a besoin de se faire connaître et d'écouter vos conseils... »

Arrivés à Paris, tous se séparèrent.

Maurice envisagea alors que son destin était de piétiner dans l'usine à cardes, au bruit des mécaniques horripilantes.

Il reprit le train pour Rouen. Un train omnibus qui, s'arrêtant à toutes les gares, ne lui permit de réintégrer le logis paternel qu'à six heures du matin.

Montant l'escalier à pas furtifs, les chaussures à la main, Maurice vit apparaître son père en robe de chambre.

— D'où viens-tu ?

— De Paris.

Eh ! bien, la conversation entre le père et le fils ne fut pas orageuse. Le père comprit que Maurice ferait très probablement (aujourd'hui nous pouvons dire : sûrement) un écrivain, puisqu'il avait un goût si prononcé pour la littérature. Dans le même moment, l'industriel qui occupait Maurice fit comprendre au père Leblanc que le jeune homme ne semblait avoir aucune aptitude industrielle. Dès lors, Maurice fit ses études de droit, son père envisageant très sagement qu'au cas où la vocation d'homme de lettres ne s'affirmerait pas, le jeune homme pourrait au moins exercer une profession libérale plus en rapport avec ses goûts.

Et Maurice Leblanc aimait conter, plus tard, que s'il ne pouvait se targuer de relations très intimes avec ceux près de qui il avait été jeté un soir d'inauguration du monument de Gustave Flaubert, du moins il devait exister bien peu de ses confrères pouvant s'enorgueillir d'un plus beau début littéraire qu'un voyage — même silencieux — aux côtés d'un Zola, d'un Goncourt, d'un Maupassant !

René-Marie MARTIN

*Conservateur du Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine
à l'Hôtel-Dieu de Rouen.*

Le Timbre-Poste à l'effigie de Gustave Flaubert

L'administration des P. T. T. mettra en vente, vraisemblablement en septembre prochain, un timbre poste à l'effigie de Gustave Flaubert.

Ce timbre poste intéresse tout naturellement les philatélistes. Il intéressera encore plus les flaubertistes. Il sera vendu à Rouen deux jours avant de l'être à Paris.

M. Jacques Toutain, notre Président, s'est mis en rapport avec M. le Directeur régional des P. T. T., qui lui a aimablement promis de réserver à l'Association des Amis de Flaubert les premières vignettes et, dans la mesure du possible, la planche ayant servi à tracer l'effigie du grand écrivain.

A René-Marie MARTIN

MADAME BOVARY

Que n'a-t-on dit de toi, pauvre Emma Bovary !
De quel venin sortit ta légende scabreuse ?
Combien de viragos à l'âme ténébreuse
Derrière leurs rideaux formèrent ton jury ?

On n'eut pas plus tramé contre une Dubarry !
Et pourtant tu n'étais qu'une tendre amoureuse
Qu'obsédait ta jeunesse incomprise et peureuse
Dans l'hostilité morne et les rancœurs de Ry.

Indolemment soumise à ta douce faiblesse,
Tu cherchais chez l'amant, cependant sans noblesse,
Tes rêves bleus gâchés par l'époux ennuyeux,

Mais, de l'ombre du mal, tous te jetaient la pierre.
Le fiel, non le poison, a fermé ta paupière
Quand les hommes ingrats ont perdu tes beaux yeux.

Jean E. FRIÉDERICH.

(Extrait du Recueil : *Aurores et Crépuscules*).

A propos de la Visite au Pavillon Flaubert de la Société J.-K. Huysmans, le 1^{er} Juillet 1951

Dans notre *Bulletin* n° 2, nous avons brièvement relaté la visite faite à Croisset, le 1^{er} juillet 1951, par la Société J.-K. Huysmans et la remise au Pavillon-Musée du pot à tabac qu'utilisait Gustave Flaubert.

Cette « relique » flaubertienne, qui n'a jamais appartenu à J.-K. Huysmans (ainsi que nous l'avions indiqué par erreur), avait été offerte au regretté poète Léo Larguier, de l'Académie Goncourt, par un de ses admirateurs, qui l'avait lui-même acquis, en 1931, à Antibes, lors de la vente du mobilier de M^{me} Franklin-Groult. Léo Larguier avait souhaité que ce précieux souvenir fut conservé au Pavillon de Croisset, et c'est grâce à la générosité de la fille de l'écrivain, M^{me} Dobujinski, que ce vœu a pu être exaucé par l'intermédiaire de M. Pierre Lambert, le secrétaire général de la Société J.-K. Huysmans.

Au cours de cette petite cérémonie, une très belle allocution fut prononcée par M. Henry Lefai, qui y évoqua des souvenirs de Flaubert et de Huysmans, depuis le fameux déjeuner Trapp du 16 avril 1877 jusqu'à l'inhumation de Flaubert, à laquelle Huysmans assista, le 11 mai 1880. Le texte de cette allocution a été publié dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 23.

Gustave Flaubert à Croisset

Par Fr.-Ch. LAPIERRE

L'ai-je assez de fois parcourue, cette route de Rouen à Croisset, qui débute par l'ennuyeuse avenue du Mont-Riboudet pour ne s'égayer que dans les prairies de Bapeume dont les senteurs, au printemps et à l'automne, dédommagent un peu de l'atmosphère de terreau et d'engrais qu'on vient de traverser ! J'en connaissais tous les accidents, toutes les particularités et je vois encore, invariablement posté devant la porte de sa maisonnette, un brave homme que nous avions surnommé Bouvard et qui regardait les passants avec la curiosité patiente du petit rentier.

Je n'y suis guère retourné qu'une fois depuis que la mort a fait disparaître l'unique but de mes excursions. Pour moi, Croisset, c'était Flaubert, le vieux Flau comme nous l'appelions, et comme il s'intitulait quelquefois dans ses moments d'affectueuse expansion. Que de lettres j'ai là sous les yeux, imprégnées de son souvenir et signées soit de cette abréviation patronymique, soit « ce bon Monsieur Flaubert », plus souvent, dans les dernières années, « votre Saint Polycarpe ». L'explication de ce surnom qui lui plaisait est originale.

Ses biographes ont raconté quelle passion il apportait dans la défense de ses idées littéraires, aussi bien dans ses anathèmes contre la politique qu'il haïssait et le suffrage universel qui lui apparaissait comme la glorification de la sottise humaine.

« Quand je vois ces choses-là, s'écriait-il avec de grands gestes de protestation, cela m'agite ». Ce à quoi Théophile Gautier répondait un jour avec son calme olympien : « Qu'est-ce qui ne t'agite pas ? »

Gustave Flauvert arrivait certain jour chez sa belle-sœur, M^{me} Brainne, et d'un air mystérieux, déroulait sous ses yeux une vieille gravure qu'il venait d'acheter sur les parapets du quai Voltaire. Elle représentait Saint Polycarpe, la figure de trois quarts, la barbe en coup de vent, les mains levées au ciel avec cette légende : « Mon Dieu, mon Dieu, dans quel temps m'avez-vous fait vivre ? ».

Et Flaubert d'affirmer avec le plus grand sérieux, qu'il croyait à la migration des âmes et qu'il sentait revivre en lui toutes les indignations du Saint. De là, était venue l'idée de lui souhaiter sa fête dans un dîner qui avait lieu chez moi, au mois de juin.

Ce jour là, pleuvaient de la part des amis, invités à la signification de cet anniversaire, les lettres, télégrammes, compliments, sonnets, pastiches, en style académique qui le ravissaient. Il s'en était fait une si agréable distraction qu'il avouait ne pouvoir travailler quinze jours avant ces agapes commémoratives pour lesquelles se manifestait, au milieu des inventions originales et gaies, l'affection qu'on lui portait. Il formait de tout cela un dossier qu'il appelait « Le remède contre l'indignation ».

Cette dernière fête de l'amitié en 1880 fut signalée par un incident dans lequel les anciens n'eurent pas manqué de voir un triste présage. Au dessert, une jeune fille, aujourd'hui une charmante femme, lui plaça sur la tête une couronne qui, trop grande, glissa sur l'une des épaules de Gustave Flaubert. Une pensée mélancolique lui traversa l'esprit, car il dit à demi-voix : « Je me fais l'effet d'un tombeau ». Une semaine

après, il était enlevé par cette mort foudroyante qui était pour lui comme la dernière fortune. « Je voudrais, nous avait-il souvent répété, disparaître dans un éclair ». Et il ajoutait en riant : « J'aurais au moins la certitude de n'avoir point de discours sur ma tombe ». Ce dernier vœu devait être également exaucé.

Je revois par le souvenir cette maison blanche de Croisset, adossée aux coteaux de la Seine, avec son gai jardin qui, longeant la route, aboutissait à un pavillon, seul survivant. Elle appartenait à sa mère et devenait plus tard la propriété de sa nièce, M^{me} Commanville. Avec quel plaisir, quittant Paris et son petit appartement de la rue Murillo où il se comparait à « un gros oiseau dans une cage », il s'installait dans ce grand cabinet de travail, où il se sentait à l'aise au milieu de ses habitudes favorites.

Guy de Maupassant, celui qu'il appelait son disciple, aujourd'hui un maître, avec cette finesse d'observation et cette justesse d'expression qui sont la note principale de son talent, nous l'a montré, revêtu de sa robe de chambre brune, enfoncé dans son fauteuil à haut dossier, attelé à la besogne « aimée et torturante », écrivant, biffant, recommençant avec une des plumes d'oie, taillées d'avance, qu'il prenait dans un plat d'étain, puis relisant à haute voix chaque phrase pour se pénétrer de l'harmonie des mots.

« Souvent, quittant sa table, il allait encadrer dans la fenêtre sa large poitrine de géant et sa tête de vieux gaulois. A gauche, les mille clochers de Rouen dessinaient dans l'espace leurs silhouettes de pierre, leurs profils travaillés ; un peu plus à droite, les mille cheminées des usines de Saint-Sever, vomissaient sur le ciel leurs festons. La pompe à feu de la Foudre, aussi haute que la plus haute des pyramides d'Égypte, regardait, de l'autre côté de l'eau, la flèche de la Cathédrale, le plus haut clocher du monde.

» En face, s'étendaient des herbages pleins de vaches rousses et de vaches blanches, couchées ou pâturant debout, et là-bas, à droite, une forêt sur une grande côte fermait l'horizon que parcourait la calme rivière large pleine d'îles plantées d'arbres, descendant vers la mer et disparaissant au loin dans une courbe de l'immense vallée.

» Il aimait ce superbe et tranquille paysage que ses yeux avaient vu depuis son enfance. Presque jamais, il ne descendait dans le jardin, ayant horreur du mouvement. Parfois, quand un ami venait le voir, il se promenait avec lui, le long d'une grande allée de tilleuls, plantée en terrasse et qui semblait faite pour les graves et douces causeries.

» Il prétendait que Pascal était venu jadis dans cette maison et qu'il avait dû marcher, rêver et parler sous ces arbres.

» Son cabinet ouvrait trois fenêtres sur le jardin et deux sur la rivière. Il était très vaste, n'ayant pour ornement que des livres, quelques portraits d'amis et quelques souvenirs de voyage ; des corps de jeunes caïmans séchés, un pied de momie qu'un domestique naïf avait ciré comme une botte et qui était demeuré noir, des chapelets d'ambre d'Orient, un Bouddha doré dominant la grande table de travail et regardant de ses yeux longs, dans son immobilité divine et séculaire, un admirable buste de Pradier représentant la sœur de Gustave Flaubert, Caroline Flaubert, morte toute jeune femme ; et, par terre, d'un côté, un immense divan turc couvert de coussins ; de l'autre, une magnifique peau d'ours blanc.

» Il se mettait à la besogne dès neuf ou dix heures du matin,

se levait pour déjeuner, puis reprenait aussitôt son labeur. Il dormait souvent une heure ou deux l'après-midi ; mais il veillait jusqu'à trois ou quatre heures du matin, accomplissant alors le meilleur de sa besogne, dans le silence calme de la nuit, dans le recueillement du grand appartement tranquille à peine éclairé par les deux lampes couvertes d'un abat-jour vert. Les mariniers, sur la rivière, se servaient comme d'un phare des fenêtres de « Monsieur Gustave ».

Il s'était fait dans le pays une sorte de légende autour de lui, on le regardait comme un brave homme, un peu toqué, mais dont les costumes singuliers effrayaient les yeux et les esprits.

Cette légende s'était étendue jusqu'à Rouen, et à chaque escale des bateaux à Croisset, les passagers se montraient à travers la baie ouverte dans le jardin, par des barreaux, ce grand gaulois à moustaches épaisses et tombantes, revêtu l'été de sa houpelande d'étoffe légère rayée, qui, les mains dans son large pantalon serré à la taille par une cordelière, les examinait de son côté, avec une curiosité narquoise. Il avait remarqué plusieurs dimanches de suite, vers dix heures du matin, une famille composée du père, de la mère, de deux petits garçons, qui, assis sur le parapet, le contemplaient comme un phénomène. Il me les avait montrés et j'avais reconnu un ancien confiseur de la rue Grand-Pont ; et comme Flaubert se montrait intrigué de cette persistance, j'avais imaginé de lui dire qu'il était un but de promenade, une récréation. Dans la semaine, quand un des enfants se montrait indiscipliné, la mère lui disait :

« Si tu n'es pas sage, on ne te mènera pas voir dimanche Monsieur Flaubert ». Cette explication l'avait fort amusé et il l'avait écrite à quelques-uns de ses amis.

Ceci m'amène à parler de l'antipathie qu'on lui a bénévolement prêtée contre ses compatriotes. Ce qu'il y a surtout de vrai dans cette supposition, c'est l'horreur qu'il avait du prud'homme prétentieux et quelque peu dédaigneux de tout ce qui touchait aux lettres et aux arts, de l'importun qui s'autorisait de l'avoir vu chez son frère, l'interpellait ainsi dans la rue ou en chemin de fer. « Eh bien ! cher Monsieur, travaillez-vous toujours pour nos plaisirs ? » Ces interpellations l'exaspéraient, et il se comprend d'ailleurs qu'avec sa passion exclusive pour les choses de l'esprit, sa haute conception de la littérature, il ne trouvait dans une ville vouée aux affaires que fort peu de personnes avec lesquelles il pût être en communauté de goût.

En remontant à plusieurs années, je citerai d'abord le docteur Pouchet, de l'Institut, directeur du Muséum de Rouen, chez lequel avaient lieu, de temps à autre, des diners intimes d'un caractère original, en ce sens que l'amphytrion étant sourd, les conversations qui embrassaient à la fois tous les sujets de nature à passionner l'esprit, se poursuivaient sur le diapason le plus éclatant ; à la fin du repas, on se serait cru à la Chambre des Députés.

Le docteur Pouchet avait deux points de ressemblance avec Gustave Flaubert ; comme lui, il travaillait en vrai bénédictin, et tout d'un coup, sortant de sa solitude, éprouvait des besoins d'expansion qui faisaient contraste avec son attitude correcte et compassée. Comme lui, il aimait les spectacles de la foire, et le savant adversaire de Pasteur se complaisait à faire sa tournée des boulevards lors de « La Saint-Romain ». Quant à Flaubert, c'était chez lui comme une tradition des plus respectables. Lorsque George Sand venait le voir à Croisset, elle partageait avec lui cette distraction, et qui les eût rencontrés, lui avec sa forte carrure, le chapeau placé crânement sur ses longs cheveux ; elle, une

bonne dame, un peu massive, à cheveux gris, n'eut certes pas reconnu deux maîtres du roman contemporain.

Leurs préférences étaient pour la baraque dans laquelle on représentait l'antique Tentation de Saint-Antoine ; et j'ai encore devant les yeux la figure ahurie du père Legrain, l'impresario bien connu de ce théâtricule, quand je lui confiai mystérieusement qu'il avait dans son auditoire l'auteur de la pièce. Il voulait à toute force l'annoncer.

Flaubert voyait encore à Rouen, Raoul Duval, Cordier, Georges Pouchet, professeur au Muséum de Paris ; Alfred Baudry, frère du bibliothécaire, et le docteur Pennefier. Je ne parle pas de Bouilhet, qui fut si intimement lié à sa vie, celui qu'il appelait « sa conscience » et qui était comme son frère.

Une période de sa vie, à laquelle il est souvent fait allusion dans ses lettres à George Sand, fut particulièrement douloureuse et nous inspira pendant quelques temps de vives inquiétudes : ce fut la guerre de 1870. Pour bien comprendre l'impression que ces désastres firent sur lui, il faut se représenter cette puissante imagination sans cesse tendue vers un but unique, ce travail enfiévré, ces nuits de veilles et d'efforts continus. Les malheurs de la Patrie venant le surprendre dans sa retraite, au milieu de ses livres et de ses manuscrits, lui firent l'effet de l'écrasement d'un monde.

Et cependant, il semblait que dans sa genèse de Salammbô, son instruction de poète lui eut fait prévoir ce choc d'un peuple militarisé et surexcité par des convoitises brutales contre une nation amollie par une civilisation byzantine. Il était littéralement en proie aux affres du découragement et, nous disait-il, s'était vu dans toutes les attitudes du vaincu devant l'invasion triomphante : tantôt expirant sur un monceau de cadavres après une lutte acharnée, tantôt attaché à un arbre devant des ruines fumantes de sa maison.

Partout, autour de lui, on se préoccupait, dans des conditions malheureusement bien peu pratiques, d'organiser la défense locale, et les hommes valides de Croisset, organisés en milice, l'avaient choisi comme lieutenant. Voit-on Flaubert commander l'exercice ? Se le figure-t-on conduisant la nuit les patrouilles sur la route de Canteleu pour surveiller les approches de l'ennemi ? Plus tard, quand nous fûmes délivrés du cauchemar de l'invasion, il fallait entendre avec quelle bonhomie railleuse, devant un étranger, il se plaisait à dire : « Quand j'étais officier » ... ».

Les Allemands s'approchaient de Rouen et la banlieue présentait plus de dangers qu'une grande ville à l'heure de l'occupation prévue. Sur nos instances, Flaubert vint habiter quai du Havre, avec sa vieille mère qu'il adorait, l'appartement de sa nièce alors à l'étranger, car celui dont certains se sont plu à faire un type de fantaisie, toujours hérissé, fulminant, invectivant, dégoûté de lui et des autres, était le meilleur des fils. A côté du Saint Polycarpe accidentel, il y avait l'homme bon, simple, affectueux, ayant le culte de la famille. A quelque heure qu'il rentrait, il ne se couchait pas sans pénétrer sur la pointe du pied chez sa mère qu'il embrassait, et qui murmurait en poursuivant son sommeil : « Bonsoir, mon Gustave ». Chaque jour, à Oissel, après son déjeuner, il allait s'asseoir sur un banc, placé devant la maison, à côté de la vieille bonne aveugle qui l'avait élevé. Il causait avec elle du passé, de son enfance, et comme elle avait la mémoire très lucide, elle faisait revivre tous les personnages de l'ancien Rouen, ceux qui s'étaient trouvés en rapport avec son père, le chirurgien renommé. Aussi était-il

fort intéressant à entendre lorsque lui-même évoquait ces souvenirs avec l'avocat Revelle, qui savait par cœur les originaux rouennais depuis 1830.

Il était aimé de ce petit personnel familial qui l'entourait. Qu'auraient dit ceux qui se le représentaient comme une sorte d'Antéchrist, s'ils avaient vu ce bon Monsieur Flaubert, vêtu d'une chaude douillette qui lui donnait un « chic ecclésiastique », conduire les domestiques de la maison, le jour de Noël, à Croisset, à la messe de minuit ?

Sa bonté, dans certains cas, eût pu être taxée de faiblesse s'il ne s'y fut mêlé une certaine curiosité philosophique. J'ai parlé du domestique qui avait ciré un pied de momie. Il en fut un autre dont les incartades ne manquaient pas de saveur. C'est lui qui, amoureux d'une femme de chambre de M^{me} de Tourbey, lui avait envoyé un exemplaire de Madame Bovary, avec cette dédicace étonnante : « A Mademoiselle Jeanne, offert par le domestique de l'auteur ».

Le même, une autre fois à Paris, rentra tellement ému, qu'il n'eut que le temps de gagner sa chambre, où il s'affaissa ; et comme son maître l'accablait des plus violentes reproches, l'autre de balbutier : « Au lieu de se faire du mal, Monsieur ferait mieux de me retirer mes bottes que pour je puisse me coucher ». Et Flaubert racontant le fait, d'ajouter : « Et je les retirerai ! » Il ne connaissait, disait-il, de plus faible que lui, que Tourgueneff, cet autre géant à la voix douce qui nous disait un jour : « Je me suis toujours fait l'effet d'un gros poulet léché à l'aventure dans le monde ». Mais le romancier russe était d'une nature plus compliquée : Alphonse Daudet en sait quelque chose.

Aux premiers temps de l'occupation prussienne à Rouen, Flaubert, dans l'état d'esprit que j'ai décrit, allait du quai du Havre aux bureaux du Nouvelliste de Rouen et à la rue de la Ferme où j'habitais, troublé, anxieux et en même temps sous l'obsession des souvenirs historiques qui lui faisaient trouver des analogies de situations.

Tout d'abord impatient d'informations, il les accueillait toutes ingénument de quelque part qu'elles vinssent, et nous les communiquait non sans quelques craintes de nos plaisanteries. Il vint nous dire un jour d'un air mystérieux qu'un corps d'armée s'était échappé de Paris, qu'il était en ce moment à Vernon et venait dégager Rouen. Et comme nous lui demandions d'où il tenait ce précieux renseignement, il nous répondit gravement : « Du laitier ! ». Et nous de nous récrier : « Du moment que c'est le laitier... ».

Les sujets ne manquaient guère à son indignation, car rien d'énervant comme cette atmosphère de crédulité, dans laquelle nous vivions, ces alternatives de confiance et de découragement qui se succédaient sans relâche. Notre pauvre grand ami ne pouvait plus écrire une ligne. « A quoi bon ? », disait-il d'un air désespéré. Peu à peu, l'affection dont les miens l'entouraient, l'exemple de notre persistance à ne pas désespérer de notre pays, le soin avec lequel, dans l'intimité, nous reportions sa pensée vers des temps plus heureux, le raffermirent. Nous lui avions prêté la collection du Tour du Monde, et sa mère nous assura que cette lecture à la fois attachante et calmante ramenait l'équilibre dans son esprit. Tous deux étaient retournés à Croisset au printemps et il avait été heureux de constater que les Allemands qui avaient occupé sa maison avaient eu soin de respecter son cabinet. Ce fut avec un profond soulagement qu'il s'installa de nouveau devant sa grande table chargée de papiers, et lorsque je rencontrai à Versailles, rue des Réservoirs, Théophile Gautier, qui me demanda des nouvelles de son ami, je pus lui annoncer qu'il s'était remis au travail. « Il est bien heureux, me répondit

l'auteur du *Capitaine Fracasse* dont je remarquais les traits altérés par la maladie, l'invasion et la guerre civile, c'est trop pour moi, je suis frappé à mort ». Il me serra la main et je le quittai, saisi d'un triste pressentiment que sa fin prochaine ne devait que trop justifier.

Parmi les hôtes de Croisset, j'ai cité George Sand. Zola y vint aussi. Tourgueneff y faisait de courtes apparitions, surtout à l'anniversaire de la naissance de son ami, apportant, par une préoccupation toute moscovite, une bouteille de Rœderer pour boire à l'Art pour l'Art, à tous les triomphes de la littérature. Flaubert, lorsqu'il était à Paris, avait en outre son petit cénacle du dimanche, composé de Zola, de Goncourt, Alphonse Daudet, de Maupassant, Huysmans, Céard, Georges Pouchet, etc...

Il se livrait à de tels excès de travail, il arrivait à être tellement fatigué par ses veilles dans lesquelles il « se brûlait le sang », pour employer une expression populaire, qu'à certain moment, sa puissante organisation physique en était altérée et que la face rubescente, ses beaux yeux bleus comme aveuglés par le blanc pur du papier, il lui fallait bon gré mal gré s'arrêter. Un jour qu'il allait consulter un médecin, Michelet lui demanda de sa voix quelque peu emphatique : « Où allez-vous, cher Maître ? ». — « Demander un remède pour faire passer les boutons de fièvre qui me sont venus tous le dos ? ». — « Gardez-vous en bien, reprit l'historien, fidèle à sa théorie des petites causes et des grands effets, vous perdriez votre talent. Rappelez-vous que Bonaparte, guéri de la maladie de peau qu'il avait contractée au siège de Toulon, s'écriait plus tard, à l'heure de la mauvaise fortune : « Ah ! je le sens » bien, je n'ai plus cette âcreté du sang qui me faisait remporter la » victoire ! ». Flaubert prit des bains de Seine et ne perdit rien pour cela de son talent.

Ce qui lui était insupportable, c'est quand on lui prescrivait de prendre de l'exercice ; la promenade sans but lui était odieuse. Il enveloppait dans la même réprobation les mots : exercice et affaires. Au bout d'une période de travail acharné et d'une solitude qui n'était guère interrompue que par la récitation clamée des phrases au fur et à mesure qu'il les écrivait, il nous arrivait épanoui, exubérant, avec un désir impatient de parler, de raconter et de discuter. Sa conversation, nourrie de faits, bourrée d'observations et de rapprochements originaux s'était encore rendue plus attachante par la chaleur de son débit. Pendant quatre heures, se sentant à l'aise dans un milieu essentiellement sympathique, il se dédommageait de quinze jours de claustration. « Dans cette maison, disait-il en nous quittant, je suis pris dès le potage ».

D'autres fois, il fallait aller le voir et les appels étaient pressants. Il n'admettait pas d'excuse. « Surtout n'invoquez pas les affaires ! » On arrivait, et quand la porte s'était ouverte sous le porche normand, on le voyait accourir au premier signal d'une sonnette-cloche, heureux de constater qu'on avait pas oublié le pauvre Polycarpe.

Avant dîner, on discutait sur les sujets les plus divers, on traitait avec la dernière rigueur la politique et les politiciens, puis on parlait des derniers ouvrages en vogue, des littérateurs en renom. Il énumérait toutes les sources auxquelles il avait puisé pour telle de ses œuvres. Il s'intitulait un des Pères de l'Eglise à propos des recherches qu'il avait faites pour la Tentation de Saint-Antoine, sur l'histoire des religions. Un mot jeté dans la conversation le rendait songeur. Je lui dis un jour que l'excès d'érudition nuisait à l'originalité du talent dans le roman de l'analyse. Il me réfuta vivement sur l'heure, puis quelque temps après

revint sur cette thèse avec une insistance qui prouvait qu'elle l'avait frappé, puisqu'il la discutait encore dans son esprit.

Flaubert était toujours quelque peu étonné quand on l'appelait le chef de l'École naturaliste. Que voulait dire ce mot naturalisme ? Il tenait de Balzac par la puissance de l'observation, de Chateaubriand et de Victor Hugo par l'imagination et le culte de la forme, avec le procédé particulier de l'impersonnalité de l'auteur. Il ne fallait pas toucher à ces demi-dieux de l'École romantique. J'en sais quelque chose. J'ai là sous les yeux, dans la précieuse collection des lettres de Flaubert, une objurgation foudroyante que m'attira certain article du *Nouvelliste* de Rouen, dans lequel un de mes collaborateurs avait fortement malmené Victor Hugo, considéré comme homme politique. Quelques individualités y sont si vivement prises à partie que je ne puis me risquer à la reproduire ici. Mais on jugera du ton général de l'épître par cette fin :

« La sottise du père Hugo me fait bien assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie. Gardons au moins le respect de ce qui fut grand ! N'ajoutons pas à nos ruines ! » (1).

Dès que je vis Polycarpe, je lui reprochai à mon tour d'être indigné jusqu'à l'injustice, car le journal ne s'était occupé, comme je l'ai dit, que du républicain militant, et celui-là était vulnérable. Mais Flaubert était d'une telle impressionnabilité que la lecture de journaux écrits sur l'heure et sous l'influence des passions du jour le troublait spontanément.

Flaubert ne pardonnait pas au reportage moderne, et il n'avait pas toujours tort, ses indications, ses maraudes dans la vie privée. Il se défendait contre lui, répétant qu'il n'appartenait au public que par ses œuvres, et que pour juger de son mérite littéraire, on n'avait besoin de connaître ni sa figure et son costume, ni la façon dont il bourrait ses petites pipes. Les porteurs de questionnaires intimes étaient aussi bien consignés à la porte de la maison de Croisset que ceux qui venaient offrir leur collaboration pour les pièces de théâtre.

À l'époque où le Candidat, qui devait avoir un si funeste sort, était encore à l'état embryonnaire, quoique le sujet fut déjà livré aux quatre vents de la publicité, un auteur dramatique qui avait eu la chance d'être pour un tiers et un quart dans la confection d'une pièce en vogue, vint me demander un mot d'introduction auprès de Flaubert, auquel il allait offrir ses conseils et sa collaboration en sa qualité de charpentier expert. Je l'en dissuadai en lui faisant craindre un accueil réfrigérant. Et comme il insistait en me demandant ce qu'on pourrait lui faire s'il forçait la consigne, je répliquai : « Il vous jetterait dans la Seine ». Notre homme se le tint pour dit.

Ce pauvre Candidat ! Il valut à Flaubert une de ses épreuves les plus douloureuses. Et cependant, l'idée était géniale. Il s'agissait de peindre un chef de famille modeste, heureux, satisfait, pris par le petit doigt dans l'engrenage électoral, y passant tout le corps, et de nous le montrer au dénouement, élu député, mais après avoir jeté par dessus bord tous les siens et avoir sacrifié le repos de sa fille, l'honneur conjugal à son ambition politique. J'avais assez d'expérience du sujet pour pouvoir en causer. Hélas ! que j'en ai vu défilé de ces candidats, depuis le candidat novice qui, tout d'abord, se dit suffisamment connu, veut à peine qu'on le défende, puis devient enragé à la première piqure et vous pousse à la

(1) Cette lettre a paru dans la *Correspondance* de Gustave Flaubert.

diffamation, jusqu'au candidat cuirassé contre l'invective et marchant intrépidement sous la grêle des projectiles.

Après quelques idées échangées avec moi, Flaubert s'était mis à l'œuvre, et connaissant sa susceptibilité sur ce point, je m'étais bien gardé d'intervenir dans la mise en jeu des personnages. Il me lisait quelques scènes et je risquais à peine deux ou trois observations. Je percevais déjà avec tristesse la monotonie de l'action et je ne sais quoi de vieillot dans l'intrigue. Un journaliste 1830 faisant la cour à une dame mûre, une jeune fille défendant mal son amour pour un industriel assez peu sympathique, le candidat, un sot, mais un sot ennuyeux auquel manquait cette physionomie de prud'homme égoïste, vaniteux et narquois qu'eût si bien rendue Geoffroy, tout cela ne me paraissait fait ni pour passionner, ni pour amuser. Certains côtés, tout modernes, de la caricature électorale, avaient échappé à Flaubert, qui vivait trop en dehors de ce monde pour bien le connaître. Il avait sur les réformes à introduire dans le théâtre des idées que partageaient quelques amis. Il tenait à échapper aux connivences trop vantées des faiseurs en renom et à expérimenter sur le public l'effet non pas de la sempiternelle convention, mais de la réalité, fut-elle plate et vulgaire.

Mais il fallait encore que ce fut la réalité.

Comme détail matériel d'exactitude, je citerai le décor du salon de Flore pour la réunion électorale. Il avait été le prendre, à Rouen, au Tivoli Normand. Le temps s'écoula, puis la pièce fut mise en répétition au Vaudeville, et un beau jour, je reçois un petit mot de Croisset. Carvalho, alors directeur de ce théâtre, arrive pour dîner.

Le vieux Flau nous attend, c'était promis ; nous arrivons.

Carvalho avait trop l'expérience du théâtre pour ne pas avoir senti de prime-abord ce qu'il y avait de défectueux dans la pièce dont le titre était affriolant. Sans nous être entendus, nous hasardâmes quelques souhaits timides sur les retouches à faire. Carvalho, d'une voix douce, insinuait l'observation que, par un ingénieux artifice, je discutais d'abord pour battre en retraite, les miens comme moi semblant se rendre à l'évidence. Flaubert, attristé, résistait. Alors on faisait des concessions, on lui demandait de pratiquer des coupures dans l'interminable monologue du candidat Rousselin. Il refusait, secouant la tête, disant presque les larmes aux yeux : « J'aime mieux qu'on ne joue pas la pièce ». Et nous nous taisions, émus de le voir souffrir. Car il avait, au plus haut degré, le sentiment de la dignité littéraire et poussait jusqu'à l'exagération le respect de l'œuvre.

La représentation eut lieu : je n'y assistai pas ; j'étais à Nice. Raoul Duval m'y écrivait :

« Vous eussiez été peiné, comme nous tous ; nous avions beau applaudir : la princesse Mathilde, Dumas, les de Goncourt, Zola, Daudet, etc., toutes les notabilités, la Maréchalerie de l'Ecole littéraire moderne : c'était navrant. Le public n'était pas hostile, il était morne et tristement étonné. Les tirades se succédaient et tombaient dans le vide. Notre Flau, quoique visiblement affligé, a fait fière figure devant l'insuccès. Peut-être la pièce se révélera-t-elle, mais il faudrait trancher dans le vif ». Le Candidat n'eut que quatre représentations.

Cet échec n'avait pas découragé Flaubert, car il fit, depuis, le *Sexe faible*, qui devait être présenté au théâtre de Cluny ; fut-il parvenu à réussir au théâtre ? J'en doute, mais il laisse après lui de quoi consoler sa mémoire dans la postérité.

Ce n'est pas une biographie de Flaubert que j'ai voulu écrire, encore moins une étude sur lui-même et ses œuvres : je n'ai guère cette prétention. J'ai voulu simplement, comme je le disais plus haut, en feuilletant sa correspondance, en consultant ses souvenirs, tracer une esquisse de Flaubert intime, dans un de ses milieux préférés, se partageant entre cette existence de Croisset, vouée particulièrement au travail, et ses relations avec de rares amis de Rouen.

Huit jours après ce dernier dîner de Saint Polycarpe que j'ai raconté, on vint me prévenir qu'il était mort subitement. Il était midi. J'arrivai en hâte, profondément ému, dans ce vaste cabinet dont tous les objets semblaient faire partie de son existence. Il était étendu, les yeux clos, comme endormi, sur son divan qu'emplissait sa vaste stature. Au sortir du bain, frappé par une congestion, il n'avait pu que balbutier : « Je vois jaune » et s'était affaissé. Le docteur Fortin était arrivé trop tard pour porter des secours probablement inutiles. C'était la mort qu'il avait rêvée, sans déchirements, sans agonie. S'il a eu un éclair de pensée, elle a dû évoquer l'âme de Bouilhet que son âme-sœur allait rejoindre.

Son nom survit dans ses œuvres, dont quelques-unes resteront immortelles. Pour ses fidèles amis, il reste attaché au souvenir de ces épanchements dans lesquels se prodiguaient sans réserve son large cœur et sa grande intelligence.

Maintenant, la maison blanche de Croisset, le jardin, la grille à travers laquelle il faisait l'aumône, tout cela a disparu pour faire place à une distillerie ! Les affaires ! les affaires ! comme il se fut écrié.

Fr.-Ch. LAPIERRE.

Les Environs de Rouen. E. Augé, éditeur à Rouen, 1890. Illustrations de FRAIPONT.

Une Farce joyeuse de Fr.-Ch. Lapierre à Gustave Flaubert

Par Jean REVEL

Lors du centenaire de la naissance de Gustave Flaubert, célébré à Rouen en 1921, Jean Revel, qui présidait alors les AMIS DE FLAUBERT, raconta au cours du banquet, présidé par M. Léon Bérard, Ministre de l'Instruction Publique, la joyeuse anecdote que voici :

Je tiens de la bouche même de Lapierre le récit d'une farce joyeuse qu'il organisa et dont fut victime le trop crédule Flaubert.

A cette époque, l'illustre écrivain fréquentait beaucoup notre Cathédrale, qu'il admirait en grand artiste. Ce fut même au cours de ses séjours, de ses stations, qu'il remarqua la verrière consacrée à Saint Julien et qui lui fut inspiratrice de son chef-d'œuvre : *La Légende de Saint Julien, l'Hospitalier*.

Sorti du porche, Flaubert ne manquait jamais de descendre la rue

Grand-Pont et de se présenter, rue des Tonneliers, à l'entresol, où était le bureau de rédaction de Charles Lapierre.

— Tu sais, disait Flaubert, désignant d'un geste l'édifice, je viens de là-haut. C'est beau.

— Oui, acquiesçait le journaliste, c'est l'œuvre des siècles de foi.

— Dis plutôt, rectifiait Flaubert, que c'est l'œuvre des architectes normands qui eurent du génie...

— Qui eurent le sentiment religieux, maintenait Lapierre.

— Peut-être, consentait Flaubert. En tous cas, quel cadre incomparable pour d'admirables cérémonies !... Et, sais-tu, je pense au personnage qui en est le centre et l'âme... à un prélat... à un cardinal dans sa Cathédrale qui, dressé dans sa robe rouge, bénit la foule agenouillée... Ça, c'est grand.

— Grandiose, concluait Lapierre.

L'Archevêque, c'était Mgr de Bonnechose, qui était vraiment un grand personnage, tant par sa taille que par ses fonctions sacerdotales : un esprit très éclairé, d'ailleurs.

— Tu le connais, toi ? l'Archevêque ? demandait Flaubert.

— Oui, très bien.

— Et tu le vois, ce Prince de l'Eglise ? Tu lui parles souvent ?

— Dans l'intimité, on dit que le « Nouvelliste » est le journal de l'Archevêque : il faut bien que je voie le chef du clergé.

— As-tu de la chance !... Et, dis-moi, comment est-il ? Comment parle-t-il ?

— Eh bien, comme tout le monde : nous causons de nos petites affaires.

— Vos petites affaires ? clamait Gustave. Tu n'es qu'un vulgaire publiciste ; on ne cause pas de ses petites affaires avec un personnage comme celui-ci. Ah ! si j'avais un entretien avec lui, notre conversation s'élèverait à des hauteurs énormes..

Et souvent, ces échanges d'idées se poursuivaient, dans lesquels l'enthousiasme de l'écrivain se heurtait au scepticisme prosaïque du rédacteur. Le Cardinal dans sa Cathédrale ! c'était une hantise pour Flaubert. C'est même ce qui inspira la mystification organisée par Lapierre. On suivait alors la mode des cartes du jour de l'an ; nous en recevions des milliers, pour en réexpédier des montagnes.

Un certain 1^{er} janvier, Lapierre reçut la carte de l'Archevêque ; la considérant, il eut cette idée.

— En voilà une que voudrait bien tenir l'homme de Croisset. Eh bien, alors, qu'à cela ne tienne.

Il mit la carte dans une enveloppe blanche, sur laquelle il inscrivit l'adresse : « Monsieur Gustave Flaubert, homme de lettres, Croisset », la mit lui-même à la poste et, se frottant les mains, pensa :

— Et maintenant, nous allons voir ce qui va se passer.

Il se passa ceci, le 3 janvier, Flaubert reçut dans son courrier la carte subreptice ; à cette vue, il s'écria :

— Une carte de lui ! Qu'est-ce que cela signifie ? Et c'est lui qui prend l'initiative ! pas d'erreur ; c'est bien pour moi que l'adresse est mise... Que faire ! De qui prendre conseil ?... Lapierre seul peut me guider, lui qui est dans l'intimité du personnage. Allons consulter Lapierre.

Très peu après, il s'embarquait sur le bateau de La Bouille, arrivait

au quai de Rouen, à deux heures et demie, et, rapidement, montait au bureau de rédaction où, comme par hasard, l'attendait Lapierre.

— Eh bien, dit le journaliste, quel bon vent t'amène ?

Sans mot dire, Flaubert tira de son portefeuille l'enveloppe... qu'il présenta, non sans solennité.

— Regarde.

— Tiens, tiens ! articula Lapierre, imperturbable, tu le connais alors ?

— Non, c'est lui qui commence, tu vois, regarde l'enveloppe, l'adresse : « Monsieur Flaubert... », et alors, je viens te demander de me guider. Que dois-je faire ? une visite ?... Peux-tu me présenter au Palais de l'Archevêché ?

— Non, pas tout de suite, répondit le mauvais plaisant. Plus tard, peut-être...

— Mais, maintenant, que dois-je faire ?

Eh bien, une politesse en vaut une autre. Renvoie-lui ta carte.

— Naturellement... Mais la raison de cette invite ? Qu'est-ce que cela veut dire ? As-tu une idée, toi ?

— Seule, je ne puis hasarder qu'une hypothèse... Je t'ai dit que le Cardinal était un grand lettré. Et alors, peut-être, a-t-il lu Madame Bovary... et alors, il t'adresse sa carte en signe d'approbation... Il n'y a rien d'écrit dessus, pas de félicitations ? Cela ne m'étonne pas... Mais tout cela, n'est-ce pas, n'est qu'une hypothèse.

Revenu à Croisset, Flaubert se précipita devant sa table de travail pour écrire l'enveloppe destinée à l'Archevêque.

A MONSIEUR DE BONNECHOSE
CARDINAL DE ROUEN, PRIMAT DE NORMANDIE
EN SON PALAIS DE L'ARCHEVÊCHÉ

Il n'y manquait rien, comme vous voyez.

Le 6 janvier, au matin, le Secrétaire particulier de Monseigneur entra dans l'oratoire archiépiscopal.

— Eminence, dit-il, voici le courrier, nous avons dépouillé tout ce qui concerne les cartes de visite, sauf celle-ci, qui porte un nom absent de nos listes d'adresses. Monseigneur connaît-il ?

Le Cardinal regarde et dit :

— Ah oui, je connais vaguement. C'est, je crois, un écrivain qui demeure à Croisset.

— Que faut-il faire, Eminence ?

— Eh, monsieur l'Abbé, il ne faut contrister personne... Une politesse en vaut une autre... Renvoyez la carte de l'Archevêché.

Donc, le 7 janvier, Flaubert reçut une deuxième missive contenant encore une carte. Stupéfait, il s'interrogea :

— Mais qu'est-ce que cela veut dire enfin ? Je vais encore consulter Lapierre, lui seul peut m'expliquer.

— Il reprit le bateau de La Bouille et se présenta de nouveau au « Nouvelliste », où il expliqua son cas au rédacteur en chef.

Mis au courant, celui-ci réprima, non sans peine, un accès de gaieté. Il essaya néanmoins de lutter contre le rire qu'il envahissait.

— Eh bien, c'est peut-être que l'Eminence a récemment lu Salammbô !

Puis il éclata et dévoila la supercherie.

— Sans rancune, n'est-ce pas ?

Et l'entretien se termina dans un éclat de rire homérique, où s'entendaient les exclamations du dupeur et du dupé.

« Farceur de Lapière ». — « Sacré Polycarpe ».

Polycarpe, c'était le surnom de Flaubert parmi ses intimes.

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Cérémonie Commémorative du 12 Décembre 1951

Le mercredi 12 décembre 1951, — comme les années précédentes à ce même jour, anniversaire de la naissance de Gustave Flaubert — le Comité des Amis de Flaubert s'est rendu sur la tombe du grand écrivain, au Cimetière Monumental de Rouen. Autour de M. Jacques Toutain-Revel, président du Comité, s'étaient groupés des rouennais demeurés fidèles à l'illustre mémoire.

M. Mac Grath, secrétaire général de la Seine-Inférieure, et M. Bernard Tissot, adjoint au Maire de Rouen, représentaient leurs administrations respectives.

Suivant l'usage, des gerbes de fleurs furent déposées sur la tombe de Flaubert et sur la tombe voisine de Louis Bouilhet.

**

Au Musée de l'Hôtel-Dieu

Parmi les nombreux visiteurs du Musée Flaubert, installé dans la maison natale de l'écrivain, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, nous sommes heureux de signaler M. Paul Duléry, Conseiller d'Etat, accompagné de son épouse, née Simone Fourié.

M^{me} Paul Duléry est la fille d'Albert Fourié, l'auteur du célèbre tableau : *La Mort de Madame Bovary*, exposé dans ce Musée.

Cette visite de M. et M^{me} Paul Duléry revêtait le caractère d'un pèlerinage et le Conservateur a été heureux de leur signaler l'intérêt que prenaient les visiteurs en contemplant l'œuvre d'Albert Fourié.

Le Bulletin des Amis de Flaubert

Sur notre demande, plusieurs grandes bibliothèques de France ont bien voulu souscrire des abonnements à notre Bulletin. Citons notamment : Marseille, Nantes, Caen, Le Havre, Rennes.

C'est là un précieux encouragement pour notre Société.

Par ailleurs, M. Jacques Lauxerois, licencié en lettres et libraire à Roanne, nous a fait parvenir, au début de l'année, un article consacré à notre Société et à son activité littéraire, article paru dans le *Journal de Roanne*. Nous l'en remercions sincèrement.

Manifestation Littéraire du Dimanche 18 Mai 1952

Conférence de M. André Renaudin sur Fr.-Ch. LAPIERRE

Notre Société a tenu le dimanche 18 mai à l'Hôtel-Dieu de Rouen, dans les salles Flaubert, une manifestation littéraire qui a remporté un grand succès.

Le Comité des AMIS DE FLAUBERT avait convié M. Pierre-René Wolf, qui présidait la réunion, et M. André Renaudin, qui y prenait la parole, à une conférence sur Fr.-Ch. Lapierre, l'ancien directeur du Nouvelliste de Rouen (1828-1893), un des amis de Gustave Flaubert.

Devant un public nombreux, M. Jacques Toutain-Revel, ouvrant la séance, remercia les flaubertistes d'avoir répondu à l'appel du Comité en se réunissant dans un lieu désormais historique et les deux éminents invités d'avoir, malgré leur absorbante besogne de journalistes, accepté d'évoquer une amitié fidèle.

M. P.-R. Wolf, qui est non seulement le brillant directeur de notre Paris-Normandie, mais un romancier du plus grand talent, salua en termes prenants les mémoires de Flaubert et de Lapierre et, chargé de présenter notre ami Renaudin, s'exprima ainsi :

Il est toujours émouvant de prendre la parole dans une de ces chambres, sonores encore de la voix de Flaubert.

Lorsque Louis Bertrand, retour d'un pèlerinage en ces lieux, appelle Flaubert le Mort Vivant, il atteste sa présence presque charnelle.

Combien de fois, moi-même, lorsque, étudiant en médecine, j'arrivais par la rue de Crosne et que je voyais derrière les hautes grilles un malade, les yeux perdus au loin comme vers la guérison ou l'évasion, je me figurais Flaubert, ce romantique impénitent, dans la cage du réalisme et s'accrochant aux barreaux de ce réalisme dans une rancune amère et géniale.

Cette présence, il faut qu'elle soit, si j'ose dire, incoërcible, puisque Rouen, qui a vécu sans connaître ou presque la vie de Flaubert, a contracté depuis cette maladie qu'on appelle : le Flaubertisme.

René Dumesnil, à qui nous devons tant sur Flaubert, s'est inoculé le virus ici, et rien ne l'en a guéri, ni l'amour de la musique, ni trente ans de vie à Paris. J'entends encore votre père, mon cher Toutain, cet aventurier du rêve, m'évoquer la figure hautaine du grand solitaire, alors que nous arpentions la nuit les quais grouillant de mystère et que Jean Revel humait l'aventure à travers l'odeur des cargaisons.

Je pense à cet acteur singulier qu'était le chimiste Le Roy, je pense à tous ceux qu'il nous étonne parfois de découvrir, dévôts de ce culte comme par une repentance d'héritage. Pourquoi cette présence, pourquoi ce Flaubertisme ? En raison de l'œuvre de Flaubert, il va sans dire. En raison aussi de cette dualité romantisme-réalisme qui permet à chacun de nous, surtout s'il est jeune, de s'intégrer peu ou prou dans Flaubert et de dire à sa manière : « Madame Bovary, c'est moi ». Mais surtout, en raison de l'extraordinaire stature de ce Viking pour qui il ne peut être de cerceuil préparé à l'avance et qui a vécu en dénonçant par avance le siècle utilitaire où nous sommes, trop grand lui-même pour les I.S.A.I.E.,

trop indépendant pour les hiérarchies et dernier tenant des fureurs solitaires.

Alors, voilà, mon cher Renaudin, que vous faites vous aussi votre accès flaubertiste. Est-il nécessaire, mesdames et messieurs, de vous présenter Renaudin ? Une ville, fût-elle Rouen, a toujours besoin d'une trentaine de fidèles qui ne sont pas fatalement les plus haut placés et qui entretiennent presque inconsciemment la chaleur d'âme de cette ville. Même quand ils n'aiment plus y vivre, ils y sont intégrés par toute leur chair. Ils la servent avec chacune de leurs actions. Comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, ils font du Rouennais ou du Havrais ou du Parisien sans le savoir. Vous êtes de ceux-là, mon cher Renaudin, avec une passion cuite et recuite dont il n'est pas sûr que vous vous aperceviez vous-même.

Je me trouvais l'autre midi avec le romancier Etienne Gril, qui me parlait de Rouen, puis de la *Dépêche*, puis de cet étrange personnage dont vous avez fait « l'Ermite du Gratte-Ciel ». Etienne Gril vous rendit alors ce singulier hommage de vous couvrir d'injures, parce qu'après deux romans d'une telle qualité, vous avez cessé de publier d'autres romans. Je lui ai dit évidemment (et je défendais une autre cause) combien l'appel du quotidien vous détournait du définitif. Je lui ai dit, sans le convaincre et sans me convaincre moi-même, ce qu'il y avait d'enivrant justement à travailler à fresque, c'est-à-dire sur une matière qui n'est plus valable l'instant d'après.

Vous allez nous parler, mon cher Renaudin, de Lapierre. Voilà au moins un journaliste passé à la postérité, mais c'est précisément parce qu'il avait été l'ami de Flaubert.

Alors, voyez-vous, il me reste un espoir : celui que vous reprendrez un jour votre plume de romancier ; alors j'aurai, moi, des chances de passer à la postérité, puisque j'aurai été depuis toujours votre ami... C'est la grâce que je me, que je nous souhaite en vous donnant la parole.

Enfin, ce fut la conférence de André Renaudin, charmante, précise, objective, qui valut à notre ami les plus vifs applaudissements et que nous sommes heureux de pouvoir reproduire intégralement :

Notre propos est de vous parler de Charles Lapierre dans les rapports qu'il entretint avec Gustave Flaubert. Si nous connaissons Flaubert, nous ne savons en général que peu de choses sur Lapierre. Sinon que ce dernier fut le Directeur du *Nouvelliste de Rouen*. Encore que le respect s'attache, de manière naturelle, à la personne d'un directeur de journal — parce que l'on ne peut manquer de faire confiance à la personnalité d'un homme écrivant sur de nombreux sujets, — ce respect initial semble insuffisant à assurer fortement, après la disparition du journaliste, le culte d'une mémoire. Il convient d'entretenir ce culte. Et les écrits sur papier journal sont vite oubliés...

Le souvenir profond de Charles Lapierre ne leur aurait sans doute guère survécu, s'il n'avait été rattaché à Gustave Flaubert. Il a suffi que le nom de cet ancien confrère fut venu sous la plume de l'écrivain pour attirer l'attention. Il a suffi d'un petit ouvrage écrit par Charles Lapierre et publié après sa mort, brochure toute entière attachée à l'ermite de Croisset, pour assurer à son auteur la pérennité. Entre les milliers de pages écrites au jour le jour par le journaliste et publiées par le *Nouvelliste*, une centaine subsistent. O paradoxe ! Elles n'étaient cependant pas destinées à être placées sous les yeux du grand public.

Précisément, elles ne virent pas le jour dans les colonnes, ancien modèle et fort larges du *Nouvelliste*. Charles Lapierre les avait écrites

pour lui-même, afin de fournir le témoignage qu'il désirait apporter à Flaubert, son ami. L'auteur de *Madame Bovary* était mort depuis treize ans. « Treize ans se sont écoulés. Le 8 mai 1880, au matin, un exprès, venu de Croisset, m'apportait la triste nouvelle... ».

Charles Lapierre prit la plume dans le but « de rectifier de fausses appréciations, trop aisément acceptées à l'époque, par quelques esprits superficiels ».

Il ne désirait pas que l'on put garder le souvenir injuste d'un homme « déchaînant sa colère, toujours emporté, toujours grondant ».

Il avait conscience de remplir un devoir d'assistance. Un extrait de ce texte étonna les confrères rouennais de l'époque et notamment ceux du *Journal de Rouen*. L'article fut, en effet, publié par l'important *Journal des Débats* dans son numéro du mardi 4 juillet 1893. Le feuilleton littéraire de la première page, tournant en seconde page, et présenté sous la même forme, en rez-de-chaussée, était intitulé : *Gustave Flaubert, d'après sa correspondance*, par Charles Lapierre. L'auteur prenait prétexte du « défaut » que présentait la correspondance publiée, laquelle était partielle. Selon l'opinion de Lapierre, Flaubert y était « caricaturé ». On pouvait le juger comme « un être fantasque, hypocondriaque, insociable ». *Le Journal des Goncourt* en avait déjà fait « un géant hirsute, accablant, avec son gueuloir, la société d'invectives ».

« Un grand vigoureux homme, un peu carré, à grosses moustaches, l'air assez lourd, l'apparence d'un capitaine de cavalerie déjà fatigué et qui aurait pris des petits verres », nota Taine. « De la force et de la lourdeur, voilà le trait dominant de sa conversation, de son ton, de ses gestes. Rien de fin, mais de la franchise, du naturel. C'est un homme primitif, un rêveur et un sauvage ». Il a dit lui-même ces deux derniers mots.

« Après les moments de verve, les moments de dépression, il reste couché sur un divan, inerte, comme une bête horriblement triste. Dans sa jeunesse il a eu le spleen. Il marquait sur un calendrier un jour pour se faire sauter la margoulette ; puis, le jour venu, il reculait le cran. En somme, vous voyez, je suis encore sur mes quilles... Ceci donne le ton. Il a le style de Théophile Gautier, un peu gros et cru... ».

Nous aurions beaucoup à dire sur tous ces points et surtout combien Taine n'y avait pas vu grand'chose de vrai ; seulement une apparence.

Restait à mettre en lumière la « vraie correspondance », observait Lapierre. Il y avait « un autre Flaubert ». Ce n'est pas aux amis de Flaubert, encore groupés en 1952, que l'on peut avoir l'outrecuidance de l'apprendre. La thèse du très regretté préfet Laumet, et nombre de travaux, ont fait justice de la figure fausse prêtée à l'ermite de Croisset. Charles Lapierre fut le premier à montrer la voie aux rectificateurs :

— « Ce n'est que lorsque certains tiroirs se seront ouverts que l'on pourra bien connaître le véritable Flaubert, celui dont Théophile Gautier disait priser si fort la fière allure et le robuste talent », concluait Lapierre.

Son amitié indulgente avait bien raison de manifester quelque hâte. Quarante-six jours après, Charles Lapierre décédait à Rouen, le 19 août de cette même année 1893. Le texte initial qu'il avait écrit ne fut cependant pas perdu. Il fut publié, cinq ans plus tard, en 1898, sur les presses de l'imprimerie Hérissey, à Evreux. Un des vœux de Lapierre fut ainsi comblé. Un autre le fut aussi : « Pour éviter tout soupçon de mercantilisme, ne pas mettre cette brochure dans le commerce », avait-il recommandé. Elle ne le fut pas.

Flaubert eut été sensible à un tel désintéressement réalisé à titre posthume. Ce n'était qu'une brochure sans doute. Elle avait pour titre :

Esquisse sur Flaubert intime. Néanmoins, elle n'a pas été écrite, ni imprimée en vain. Elle a duré. Les collections de M^{lle} Dupic l'ont recueillie à la Bibliothèque de Rouen, sous le numéro m. 2663. Et si modeste qu'elle soit, mais charmante et parfumée d'amitié sur la base de l'estime intelligente, elle a assuré à nos yeux la renommée durable et méritée de Charles Lapierre. Non pas seulement comme ami, mais comme journaliste, sachant voir et sachant noter.

Dans l'article publié par le *Journal des Débats*, il n'avait eu garde d'oublier la description du corps le matin de la mort : « Quand j'arrivai dans son cabinet, il était étendu sur son divan, enveloppé dans sa longue gandoura de laine brune, comme endormi... ».

Et, sitôt après, un détail révélateur n'avait pas échappé au regard aigu :

« Sur sa grande table, parmi des feuillets noircis, je distinguai un papier timbré, indice muet mais significatif des embarras qui l'avaient suivi jusqu'à sa dernière demeure... ».

On s'aperçoit aussi en lisant la brochure que la rédaction est fidèle :

« L'ai-je assez de fois parcourue cette route de Rouen à Croisset qui débute par l'ennuyeuse avenue du Mont-Riboudet pour ne s'égayer que dans les prairies de Bapeaume, dont les senteurs, au printemps ou à l'automne, dédommagent un peu de l'atmosphère de terreau et d'engrais qu'on vient de traverser... ».

Nous qui sommes ici rassemblés, en évoquant Charles Lapierre, nous pénétrons la vision qu'il eut et qu'il nous laissa. Quelques mots, quelques lignes assurent ce relai entre le vivant d'hier et ceux que nous sommes, à près de soixante ans d'intervalle :

« Cette maison blanche de Croisset, adossée aux coteaux de la Seine, avec son gai jardin qui longeait la route, aboutissait à un pavillon, seul survivant... »

« Avec quel plaisir, où il se comparait à un gros oiseau dans une cage, Flaubert s'installait dans ce grand cabinet de travail où il se sentait à l'aise au milieu de ses habitudes favorites ».

Lapierre cite Maupassant qui voit également Flaubert « revêtu de sa robe de chambre brune, enfoncé dans son fauteuil de chêne, à haut dossier, attelé à la besogne aimée et torturante... ».

Presque jamais, Flaubert, qui avait horreur du mouvement, ne descendait dans le jardin. Maupassant, cité par Lapierre, témoigne que, selon Flaubert, « Pascal était venu jadis dans cette maison ». Il recense parmi le souvenir des objets, un pied de momie. Il ajoute ce détail qu'un domestique naïf avait, un jour, ciré ce pied de momie, « comme une botte ». Au point que l'objet était demeuré noir.

Charles Lapierre reprend le récit de Maupassant, donnant le détail bien connu :

« Les mariniers sur la rivière se servaient comme d'un phare des fenêtres de Flaubert ».

Les habitudes de Flaubert ne passaient pas inaperçues. Ainsi, les dimanches, vers 10 heures, on pouvait voir un père, une mère et deux petits garçons assis sur le parapet de la berge à Croisset. Flaubert avait remarqué cette présence. Il en avait fait part à Lapierre. Celui-ci n'avait eu qu'un coup d'œil à jeter sur les visiteurs discrets. Vous pensez bien qu'un directeur de journal connaît les têtes des autres sur le bout de ses propres ongles. Il identifia les curieux et consigna l'anecdote :

« Il (Faubert) me les avait montrés et j'avais reconnu un ancien confiseur de la rue Grand-Pont ».

Amis qui m'écoutez, dont certains ont connu à Rouen le désastre des sinistres, excusez-moi si ce nom de la rue Grand-Pont vous émeut au passage. Et soyons reconnaissants à un vieux journaliste disparu de permettre cette évocation d'une rue en même temps que celle d'un temps d'autrefois. Certains d'entre vous évoqueront peut-être, en eux-mêmes, le nom de quelque confiseur de la rue ou de la place de la Cathédrale, tels, par exemple, Léopold ou Massouille. Sans prétendre le moins du monde qu'il s'agissait de l'un d'eux, je crois devoir citer ces noms pour la clarté de l'analogie. L'anecdote n'est pas terminée. En effet, Lapierre ajoute que la petite famille prenait le pavillon de Flaubert comme but de promenade. C'était sujet de récréation pour les petits garçons.

Leurs parents leur montraient l'écrivain en liberté. On suppose ainsi que dans la semaine, s'il leur arrivait de n'être pas sages, leurs parents devaient les menacer : « On ne te mènera pas voir dimanche M. Flaubert ».

Charles Lapierre fut témoin de la venue de George Sand à Rouen :

« Et qui les eut rencontrés, lui, avec sa forte carrure, le chapeau placé crânement sur ses longs cheveux ; elle, une bonne dame, un peu massive, à cheveux gris, n'eut certes pas reconnu deux maîtres du roman contemporain... ».

C'était beaucoup de les considérer d'égal à égal. George Sand, qui fit tant parler d'elle, n'a pas été oubliée. On peut cependant prétendre que ses livres sont beaucoup moins lus... Ce n'était pas à Lapierre de faire le partage entre les valeurs des deux écrivains. Un contemporain est excusable de faire preuve de quelque myopie. Il est déjà magnifique que le journaliste ne se soit pas trompé sur Flaubert. Citons-le avec plaisir en les suivant jusqu'à notre vieille foire Saint-Romain, à la baraque des marionnettes où l'on représentait : *La Tentation de Saint-Antoine*.

« J'ai encore devant les yeux la figure ahurie du père Legrain, l'impresario bien connu de ce théâtre-cul, lorsque je lui confiai mystérieusement qu'il avait dans son auditoire l'auteur de la pièce. Il voulait, à toute force, l'annoncer ».

Cette anecdote, rapportée avec gentillesse, prouve que Charles Lapierre, directeur de journal, n'était pas dépourvu de fantaisie. Son attachement indulgent pour Flaubert le menait volontiers chez le père Legrain. Ce que j'ai rapporté de lui prouve également la sûreté de son jugement lucide. Non seulement, il fut un bon ami de l'écrivain, mais un ami qui poussa très loin, comme on l'a vu, le sens de sa fidélité clairvoyante. L'époque, après avoir été troublée, avait cessé de l'être. La monnaie était stable ! Les prix étant en valeur-or. J'ai noté, par exemple, ce libellé de deux annonces ; l'une émanait d'un tailleur de la rue Jeanne-d'Arc. Notre collègue M. Sênilh sourira sans doute en prenant connaissance de ce texte, tracé par un de ses anciens voisins :

« Costume complet, chez Crémieux, 76, rue Jeanne-d'Arc, depuis 35 francs ».

Il est probable que le prix n'était pas encore assez tentant au jugement de l'annonceur, qui avait ajouté, sans crainte d'enfoncer les prétentions de la concurrence : « Seule maison réellement sérieuse, pouvant bien faire... ».

Et plus loin, cette seconde annonce qui vous laissera rêveurs et dont je souhaite trouver bientôt le similaire dans les petites annonces de *Paris-Normandie* :

« A louer, présentement, maison et beau jardin, écuries et remise ». Si vous avez déjà la pensée du toit protecteur, j'ajouterais que cette maison se trouvait 9, rue Bertrand. En 1893, le propriétaire devait ailleurs éprouver quelque crainte de ne pas louer assez rapidement son bien. Il donnait la précision de deux jours par semaine auxquels on pouvait se présenter pour visiter.

Pour achever de tracer une peinture légère de ce temps, situons-le en jetant un coup d'œil sur les pages du grave *Journal des Débats*. Les collaborateurs en étaient fort connus. Ils étaient renommés par le talent. C'étaient Jules Lemaitre, René Bazin, Emile Faguet, René Doumic, Paul Leroy-Beaulieu pour la partie finances. Elle tenait un grand rôle. L'affaire de Panama remplissait les colonnes. En janvier, on venait de procéder à l'arrestation de Cornélius Herz. On pratiquait l'autopsie du corps du baron Reinach. Déroulède se passionnait pour la révision constitutionnelle. Le peintre Meissonnier exposait ses œuvres. Le 5 mars, on annonçait la mort de Taine, et le 18 mars, celle de Jules Ferry. Il y avait une crise ministérielle et Poincaré refusait, déjà, le portefeuille des Finances. Il y avait un mouvement social. Excusez-moi de vous rappeler que c'était la grève des transports. Celle-ci était pacifique. C'étaient les cochers de fiacre qui boudaient la clientèle. Le *Journal des Débats* s'intéressait à la mode, en perpétuelle jeunesse. Il avait une rubrique de sports, dans laquelle on annonçait, à côté des courses hippiques, les exploits des vélocipédistes. On créait *Werther* à l'Opéra-Comique et vous saurez tout en n'oubliant pas qu'un service de table comprenant 74 pièces pour 12 personnes ne coûtait que 19 francs.

En cette même année 1893, Charles Lapierre, ancien directeur du *Nouvelliste*, succombait le 19 août, à 3 h. 1/4 du matin, en son domicile situé alors 22, rue Nationale, où fut longtemps installé plus tard le magasin du *Bon Génie*. Etant né à Gisors le 21 mai 1893, il était âgé de 65 ans et bien atteint par la maladie. On se souviendra que l'article publié par le *Journal des Débats* datait du 4 juillet 1893, un mois auparavant. Nous ne savons si Charles Lapierre en avait éprouvé une grande satisfaction. Egalement, près d'un mois avant, il avait été frappé par un deuil infiniment cruel en la personne de son fils unique, décédé le 8 juin, à Plombières. Notre malheureux confrère ne devait pas se relever de ce coup. Le mal à évolution lente dont il souffrait s'était aggravé. Pour parler de son fils avec de vieux amis, il n'avait pas hésité à partir pour Le Havre, d'où il fut ramené au début du mois d'août. Il avait passé trente-six ans au *Nouvelliste de Rouen* (1856-1892), dont vingt-quatre comme directeur (1859-1892). Il avait épousé, le 30 septembre 1856, une des filles du propriétaire, M. Rivoire.

« Nous ne saurions laisser partir, sans lui rendre un sincère hommage, ce confrère aimable, courtois et de grand cœur, comme nous en souhaitons beaucoup (sans beaucoup les rencontrer) au journalisme de notre époque », écrit le *Journal de Rouen*, malgracieux pour la profession.

L'hommage était d'autant meilleur que le *Journal de Rouen* représentait la tendance plutôt républicaine ; le *Nouvelliste* avait été partisan de l'Empire. Charles Lapierre avait fait de brillantes études au Lycée Corneille, puis rédacteur au *Moniteur du Loiret* ; il avait défendu à Orléans la politique du Prince-Président. C'est là qu'il connut et se lia avec un jeune professeur, Charles Braine, dont il devait devenir le beau-frère, à Rouen.

Journaliste, Charles Lapierre fut courageux. La notice nécrologique du *Nouvelliste de Rouen* fait état des « déboires et des tracasseries qu'il eut à vaincre de la part de ceux-mêmes dont il était le champion ». Ce qui

n'étonnera personne. En 1869, longtemps auparavant, il avait été un collaborateur de Pouyer-Quertier, et plus tard, il mena une vive campagne contre les Traités de 1880. En 1870, le *Nouvelliste* avait été supprimé par l'autorité allemande. Il reparut à la veille des élections de 1871, à la condition de subir la censure de nos vainqueurs. Au reste, la presse avait été contrainte, dès 1850, à un régime rigoureux. La loi imposait que tout article de discussion politique, religieuse ou philosophique fut signé de son auteur. Un journaliste s'avisait une fois de faire précéder (et non suivre) son article de son nom. Il fut condamné. On ne voit pas la raison d'une telle exigence, la presse d'aujourd'hui ne faisant pas de différence entre la signature placée avant ou après l'article. Mais la Cour de Cassation s'était réunie pour juger qu'il y avait eu manquement à la loi.

Lapierre fut un excellent directeur, ayant su développer le nombre de ses abonnés, par rapport au *Journal de Rouen*. Il envoyait, chaque matin, à Paris, un rédacteur qui lui rapportait en fin d'après-midi les nouvelles que la presse parisienne n'avait pu accueillir à temps pour en insérer le texte.

Près d'un siècle plus tard, de nos jours, c'est encore ce qui se produit, ou à peu près. Avec cette différence que l'analogie s'applique aux informations de la nuit, venant de l'étranger, puisées ou aux comptes rendus parisiens ou en direct, à la source. Le *Nouvelliste de Rouen* était imprimé dans l'immeuble situé 1, rue Saint-Etienne des Tonneliers. Cette rue donnait alors rue Grand-Pont. L'immeuble a disparu depuis la dernière guerre. Il avait été profondément modifié dans sa façade par l'installation d'une maison de haute couture, la maison Wolf, mais, dans les étages, il y avait de vastes emplacements dont les aménagement n'avaient pas été transformés.

Charles Lapierre fut un directeur compréhensif, éclectique. Si nous regrettons aujourd'hui qu'il eut été conservateur par ses opinions, du moins, nous savons qu'il fut très souvent tolérant. Il était d'une grande bienveillance pour ses petits confrères. D'une bienveillance dont j'aurais souhaité avant la guerre trouver l'équivalent à l'égard du bébé *Rouen-Gazette*. C'est parfois chez les petits que l'on trouve les jugements les plus flatteurs. Quand ils sont favorables, ils sont réputés indépendants. Ils n'en ont que plus de poids. *L'Echo de Rouen* était un hebdomadaire littéraire, satirique et théâtral. En 1893, comme de tout temps à Rouen, il devait avoir quelque peine à subsister chichement. Au moment du décès de Ch. Lapierre, *L'Echo de Rouen* ne craignit pas cependant d'écrire :

« Nous-mêmes avons pu apprécier sa libéralité à la création de cette feuille à laquelle il assura le concours de ses collaborateurs. Aussi, nous avons tenu à rendre un dernier hommage à celui qui fut notre ami... ».

Le ton est touchant. L'hommage le fut aussi puisque le petit hebdomadaire publia un dessin grâce auquel nous avons pu conserver une image physique de Charles Lapierre, celle-là même que *Paris-Normandie* a bien voulu reproduire cette semaine. Charles Lapierre était d'abord sévère. Un nez en relief descendait dans le fourré d'une barbe courte, assez drue, en forme de sabot de cheval. Elle annonçait une belle carrière de barbes présidentielles semblables à la mode de Sadi-Carnot, qui tenait le sceptre élyséen depuis sept ans (1887), avant de le laisser échapper l'année suivante en cédant aux coups de Caserio, à Lyon. Cette barbe épousant la raideur du menton confondait ses ramifications supérieures avec les ramifications inférieures des chevaux. Ce n'était d'abord qu'un poil noir, apparemment devant le lobe de l'oreille pour devenir chevelure courte, elle aussi, autour d'un crâne dégarni sur sa pointe. La moustache forte de futur sous-officier était de chaque côté, retroussée, galbée, à la base.

du croc, puis amincie dans le bout en façon de flamme de bougie. Un petit œil de sanglier, sans doute vif, se voyait sous le sourcil épais.

Tel était l'homme. S'il paraissait dépourvu de fantaisie, ce n'était qu'une impression superficielle. On s'en apercevra par la suite. Le journal n'en était d'ailleurs pas dépourvu lui-même.

La presse d'il y a cent ans n'était pas toujours étroitement boutonnée. Nous n'en donnerons qu'un exemple. Il date de quelques années avant la venue de Charles Lapierre à Rouen :

« Depuis quelque temps, la dame M..., qui habite une commune du » canton de Fécamp et dont le mari, charretier dans une ferme des » environs, est presque toujours absent du domicile conjugal, ennuyée » sans doute de la solitude de sa couche (l'auteur vise la personne de » la femme et non celle du mari), allait presque toutes les nuits partager » celle d'un sieur C... dit B...

» Aux représentations que lui adressait la famille de son mari, la » dame M... avait répondu naïvement qu'elle était ensorcelée et qu'une » force irrésistible l'entraînait vers son amant. Et ses relations avec » celui-ci de continuer de plus belle. Enfin, le mari, indigné par la » conduite de sa femme et cédant à son irritation, se rendit, accompagné » par son frère, pendant la nuit du 8 au 9 de ce mois, dans l'écurie où » couche son rival. Les deux frères M... administrèrent à celui-ci une » rude correction.

» Comme le sieur C... dit B... était seul dans son lit, la vengeance du » mari, du point de vue légal, n'était point excusable, écrit sagement le » rédacteur. Mais l'amant battu, comprenant sans doute qu'il y avait dans » le fait des circonstances très atténuantes, n'a point cru devoir porter » plainte ».

Nous ne croyons pas que la presse d'aujourd'hui consentirait à publier un récit d'une incidence si hardie. Y avons-nous gagné du point de vue de la moralité publique ? Si la presse est trop prudente, le cinéma ne l'est pas assez. L'écran de 1952 n'aurait rien à envier à cet extrait du *Nouvelliste de Rouen*, datant du siècle dernier, le 13 juillet 1852.

Lisant le *Nouvelliste*, Gustave Flaubert aurait pu y trouver la matière d'un conte, tel que Maupassant aurait pu le recréer. Et de cette femme ensorcelée faire une nouvelle héroïne ensorceleuse. L'époque n'était pas tellement ennuyeuse. Triste souvent, c'est certain, entre deux gaillardises. Il y a cent ans, rappelez-vous les souvenirs de ce que vous avez appris. On en était sous la fêrule gouvernementale du Prince-Président. En juillet 1852, il n'y avait point de fête nationale. Le thème était interdit, proscrit, passible de poursuites. Le *Nouvelliste* s'attachait à suivre la situation des travaux entrepris pour construire le tombeau de l'Empereur. Il était complaisant pour le pouvoir.

Le 26 novembre 1852, le journal publiait les résultats du plébiscite. En Seine-Inférieure, 163.602 oui contre 8.566 non, sur 216.207 inscrits.

Rien qu'à Rouen, sur 27.271 inscrits et sur 18.754 votants, une majorité absolue et significative : 16.231 oui contre une minorité mesquine de 2.239 non. Les opposants représentaient un peu plus du dixième des votants. Et la proportion témoignait cependant d'un certain courage par rapport aux résultats nationaux, les opposants du territoire entier ne représentant qu'un misérable pourcentage de trois pour cent sur les partisans. Ce fut longtemps le taux de la rente d'Etat.

Quelle terrible menace s'inscrivait dans les chiffres d'un tel scrutin ! Des esprits avisés du point de vue politique y auraient lu clairement l'annoncé de danger pour les libertés. Point Flaubert qui n'y pensait pas.

Point non plus le *Nouvelliste*, Lapière n'y était pas encore. Mais Flaubert approchait de la trentaine.

Il y eut pourtant une ironie cruelle dans les faits.

« J'ai voulu que le corps politique issu comme moi du suffrage universel vint attester au monde la spontanéité du mouvement qui me porte à l'Empire », écrivait simplement le Prince-Président.

Et pour rassurer le bourgeois, il ajoutait :

« Le Gouvernement, vous le savez, ne fera que changer de forme... ! »

De fait, ils disent tous ça en pareil cas. Le 2 décembre, le Prince-Président se proclamait Empereur. Le Président du Corps législatif lui adressait un grand discours :

— « Sire, nous apportons à votre Majesté l'expression solennelle de la volonté nationale... ».

Ça ne vous rappelle rien ?

Les ascensions sont ainsi consacrées par la servilité de l'entourage. Au reste, le nouveau Napoléon III n'oubliait pas de cultiver ce que Pierre-René Wolf reproche aux Etats-Unis : les amitiés opportunes. Le premier *senatus-consulte* était pris pour élever trois généraux à la dignité de Maréchal de France.

« Considérant que l'habileté et le courage déployés pour la défense de l'ordre, dans les circonstances graves que nous avons traversées, sont des titres exceptionnels à la reconnaissance publique... » disait le texte.

Et le bon *Nouvelliste* opinait sous la signature Gustave Claudin :

« L'Empire est rétabli. L'anarchie rongé son frein. La France respire », écrivait l'éditorialiste le 7 décembre 1852.

Après quoi, les lecteurs de la feuille se consacraient à l'importante question du remorquage en Seine, qui faisait l'objet d'un article, non moins important pour eux, paru sous la même signature, dans la colonne voisine.

Quatre ans plus tard, François-Charles-Ferdinand Lapière épousait à Rouen, le 30 septembre 1856, Marie-Valérie Rivoire, l'une des filles du Directeur du *Nouvelliste de Rouen*. Il n'avait que vingt-huit ans, mais l'expérience prouve que s'il avait eu le goût de demander la main de Marie-Valérie, il avait aussi le goût de l'œuvre littéraire. Le 9 novembre 1856, le jeune Charles Lapière signait le bulletin du jour dans le journal. Mais sans que son choix eût été indiqué par quoi que ce fût, on peut dire qu'il signait aussi le feuillet de première page. A cette même date, le journal commençait, en effet, la publication de *Madame Bovary*. Le titre du roman était suivi par la mention, entre parenthèses : « Mœurs de province ». Aucun chapeau n'avait été publié. On pénétrait tout de go dans le texte de Gustave Flaubert. Une seule réserve prudente était prise. A la suite de la signature « Gustave FLAUBERT » se trouvait la mention : *La Revue de Paris*, pour indiquer le caractère simultané de la publication avec ce périodique. Sage précaution ; elle avait l'avantage de pas singulariser le *Nouvelliste*. De fait, le 14 décembre 1856, le journal devait interrompre la publication, à peu près au passage des « Comices », et il pouvait, en toute liberté, ne pas apparaître comme étant trop timoré par rapport à la *Revue de Paris*. Voici comment Lapière se tira de ce mauvais pas en écrivant l'avertissement suivant :

...« Nous prenons le parti d'arrêter, après ce numéro, la publication du roman de *Madame Bovary*, parce que nous ne pourrions la continuer sans espérer plusieurs retranchements ; la direction de la *Revue de Paris* ».

a cru devoir faire des suppressions et, de plus, nous avons appris qu'il s'élève des difficultés entre elle et l'auteur du roman ».

Nous lisons même dans un journal que : ...« vendredi, les parties sont allées en référé... ».

Gustave Flaubert n'en avait pas tenu rigueur à Charles Lapierre ; mais bien que l'écrivain n'ait jamais témoigné beaucoup de sympathie pour les interviewers qui venaient lui poser des questions baroques, nous sommes heureux de remarquer que dans notre bonne ville de Rouen, un journaliste normand, avec quelques amis, a sauvé Rouen de l'opprobre qui se serait attaché à une incompréhension noire, totale et ignominieuse. Il a su prendre garde à ne pas commettre le péché d'orgueil intellectuel, celui qui ne pardonne pas !

L'Empire, c'était la guerre. Comment Flaubert, comment Lapierre ne s'en sont-ils pas aperçus ! Si le premier vivait du moins comme un ermite acharné à sa proie de travail, Lapierre lisait les dépêches et il les commentait. La fièvre impériale l'aveuglait sans doute. Il était prisonnier de son dévouement politique.

L'année terrible survint.

Flaubert s'était vu dans toutes les attitudes du vaincu devant l'invasion triomphante : « tantôt expirant sur un monceau de cadavres après » une lutte acharnée, tantôt attaché à un arbre devant les ruines fumantes » de sa maison... ».

» Les Allemands s'approchaient de Rouen et la banlieue présentait » plus de dangers qu'une grande ville à l'heure de l'occupation prévue. » Sur nos instances, Flaubert vint habiter quai du Havre avec sa vieille » mère qu'il adorait, l'appartement de sa nièce, alors à l'étranger ; car » celui dont certains se sont plu à faire un type de fantaisie, toujours » hérissé, fulminant, invectivant, dégoûté de lui et des autres, était le » meilleur des fils.

» A côté du Saint Polycarpe accidentel, il y avait l'homme bon, simple, affectueux, ayant le culte de la famille. A quelque heure qu'il rentrait, il ne se couchait pas sans pénétrer sur la pointe du pied chez sa mère qu'il embrassait et qui murmurait en poursuivant son sommeil : « Bonsoir, mon Gustave ».

» Chaque jour, à Croisset, après son déjeuner, il allait s'asseoir sur » un banc, devant la maison, à côté de Julie, la vieille bonne aveugle qui » l'avait élevé. Il causait avec elle du passé, de son enfance, et comme » elle avait la mémoire très lucide, elle faisait revivre tous les personnages de l'ancien Rouen, ceux qui s'étaient trouvés en rapport avec son » père, le chirurgien renommé. Aussi était-il fort intéressant à entendre, » lorsque lui-même évoquait ces souvenirs avec l'avocat Revelle qui savait » par cœur les originaux rouennais depuis 1830.

» Il était aimé de ce petit personnel familial qui l'entourait. Qu'auraient dit ceux qui se le représentaient comme une sorte d'Antéchrist, » s'ils avaient vu ce bon Monsieur Flaubert, vêtu d'une chaude douillette » qui lui donnait « un chic ecclésiastique », conduire les domestiques de » la maison à la messe de minuit, le jour de Noël.

» Il y avait certes un autre Flaubert, que celui qui nous est ainsi » montré », insiste Charles Lapierre, « un Flaubert délicat, sensible, » dévoué à ses amis, bon jusqu'à la faiblesse ». Il en trace ainsi un portrait dont tout homme voudrait bien qu'on put le tracer de lui sans toutefois le mériter trop souvent, il est vrai. Mais personne n'y pense, heureusement ! La vie deviendrait impossible s'il fallait ne pas croire aux aspects superficiels des êtres. Mais enfin Flaubert, cet ingénu, était ainsi. Il se battit pour ses amis. Il se battit pour célébrer la mémoire de

Bouilhet. Il se battit pour ceux qu'il aimait. Il était toujours prêt à entrer dans la bagarre des idées. Sa correspondance en fait foi. C'est une qualité qu'on ne peut lui nier. Elle n'est pas celle de tout le monde.

— « J'ai un gros chagrin, écrivit-il à Lapierre. Emile me quitte ». Emile, c'était son domestique. Je crois bien que c'était celui dont il parle dans sa correspondance et qui fut affligé à un certain moment d'un ver solitaire. Flaubert tenait beaucoup à Emile. Mais Emile ne tenait plus à son maître. Et je vous donne en mille le motif de son départ. Si on ne le tenait de Flaubert lui-même écrivant à Charles Lapierre, on n'y croirait pas.

Emile prétendait que Flaubert « n'était pas gentil avec lui ».

Rien qu'à l'énoncé d'un tel grief, il y avait de quoi ruiner la réputation dont Lapierre s'était institué le défenseur. Flaubert ne connaissait, disait-il, que Tourgueneff pour être plus faible que lui. C'était un autre géant à la voix douce. Il déclara un jour à Lapierre qu'il se faisait toujours l'effet d'un gros poulet lâché à l'aventure dans le monde.

Sa bonté, dans certains cas, eût pu être taxée de faiblesse, s'il ne s'y fut même une certaine curiosité indulgentement philosophique. J'ai parlé du domestique qui avait ciré un pied de momie. Il en eut un autre dont les incartades ne manquaient pas de saveur. C'est lui qui, amoureux d'une femme de chambre de M^{me} de Tourbey, lui avait envoyé un exemplaire de *Madame Bovary*, avec cette dédicace étonnante : « A Mademoiselle Jeanne, offert par le domestique de l'auteur ».

A Paris, le même domestique, étant rentré fort ému et sans doute éméché, s'était affaissé en regagnant sa chambre. Flaubert lui adressa de violents reproches. Alors, l'autre :

— « Au lieu de se faire du mal, Monsieur ferait bien mieux de me retirer mes bottes pour que je puisse me coucher ».

On le sut par Flaubert. Il était tout surpris lui-même de l'attitude qu'il avait eue. C'est en effet sur le ton d'un étonnement qu'il ajoutait :

— « Et je les retirerai ! »

Au début de cette occupation allemande, Flaubert était inquiet. Son ami le représente allant souvent du quai du Havre aux bureaux du *Nouvelliste*, rue Saint-Etienne des Tonneliers. Cette rue fut sans doute prédestinée à accueillir des journaux. C'est là que, plus tard, s'installa la *Dépêche de Rouen*, dans son hôtel. Il y avait une différence de républicanisme entre les deux feuilles. La première étant d'empire avant d'être discrète à cet égard ; la seconde étant l'organe de la démocratie républicaine, vers 1880. Le *Nouvelliste* prenait jour tout à l'entrée de la rue, côté des numéros impairs, face à ce qui devait devenir le grand magasin des Nouvelles Galeries. La *Dépêche* était en face, mais plus loin, au numéro 20 bis. Flaubert venait donc souvent rue Saint-Etienne des Tonneliers. Je ne l'aurais pas soupçonné, et j'avoue pour ma part que je ne me serais jamais attendu à rencontrer son ombre en sortant de la rédaction de la *Dépêche*. A cette époque de l'occupation, il quittait le *Nouvelliste* pour se rendre chez M. Lapierre, qui habitait alors rue de la Ferme, et ne devait démentager que quelques années après pour aller habiter rue Nationale.

Flaubert était confiant, et partant, crédule ; ingénû, remarque son ami Lapierre, à qui il conta un jour qu'un corps d'armée s'était échappé de Paris, qu'il venait à Rouen pour dégager la ville et qu'il se trouvait à Vernon. Lapierre était peu convaincu. Il avait coutume de n'admettre, comme tout bon journaliste, que des éléments généralement discutés ou recoupés. « D'où vient ce précieux renseignement ? » demanda-t-il enfin.

— « Du laitier », lui répondit Flaubert.

Malgré la rigueur du moment, Lapierre n'avait pas pu échapper à une forte envie de rire. Néanmoins, il s'était contenu et il rapporte s'être écrié :

— « Du moment que c'est le laitier... ! »

Flaubert était affecté par la situation. Il ne travaillait plus.

Ses amis ne trouvèrent qu'un remède à lui conseiller. Ils lui prêtèrent la collection du *Tour du Monde*. Il paraît, d'après M^{me} Flaubert mère, « que cette lecture, à la fois attachante et calmante, ramenait l'équilibre dans son esprit », comme dans celle d'un gosse.

Charles Lapierre témoigne que l'écrivain se livrait à des excès de travail par lesquels il déclare que Flaubert « se brûlait le sang ». Sa santé en souffrait. « La face rubescente, ses beaux yeux bleus comme aveuglés par le blanc cru du papier, il lui fallait, bon gré mal gré, s'arrêter ». Il en eut des boutons de fièvre dans le dos. Il consulta un médecin qui lui tenait la théorie, dont il était l'auteur, sur les petites causes et les grands effets.

— « Vous perdriez votre talent, lui dit-il. Rappelez-vous que Bonaparte, guéri de la maladie de peau qu'il avait contractée au siège de Toulon, s'écriait plus tard, à l'heure de la mauvaise fortune : « Ah ! je le » sens bien, je n'ai plus cette âcreté du sang qui me faisait remporter » la victoire... ».

Il y avait de quoi en appeler à la bêtise humaine. Flaubert ne crut pas un mot de ce discours. Lapierre rapporte qu'il prit des bains de Seine et qu'il ne perdit rien de son talent.

Il ne faut pas croire que Flaubert passait tout à ses amis, même lorsque l'un de ceux-ci était un directeur de journal. Lapierre reçut ainsi, le 27 mai 1871, une lettre fort vive de l'écrivain. Il l'a qualifiée « objurgation foudroyante ». Un des rédacteurs du *Nouvelliste* avait malmené Victor Hugo « considéré comme homme politique ».

« Mon cher ami, votre feuille me paraît être sur une pente ; et même, elle descend si vite que votre numéro de ce matin m'a scandalisé.

» Le paragraphe sur Victor Hugo dépasse toute mesure : « La France » a cru pouvoir le compter parmi ses plus puissants génies ». A cru, est sublime ! Cela signifie : autrefois, nous n'avions pas de goût, mais les révolutions nous ont éclairé en matière d'art, et définitivement, ce n'est qu'un piètre poète et « qui a eu le talent de se faire des rentes (vous en voulez donc à l'argent maintenant ; à qui se fier ?) avec des phrases sonores et des antithèses énormes. Faites-en de pareilles, mes bons !... »

Il est fort désagréable pour un directeur de journal de recevoir une telle réclamation. D'autant qu'il s'y ajoutait des considérations peu indulgentes :

— « En un mot, mon cher Lapierre, je suis épouvanté par la rédaction qui s'avance ! Sans vous en apercevoir, vous lui tendez, de loin, la main... ».

Il faut dire aussi qu'il y avait dans la lettre un passage adoucissant : « Voilà trop de littérature ; pardon, mon cher ami... ». Il y avait d'ailleurs de quoi contenter le rédacteur vindicatif : « La sottise du père Hugo me fait bien assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie ».

Et puis, il y avait la preuve de la sincérité dans l'outrance, car la lettre se terminait ainsi :

— A bientôt. Le chagrin me ronge ; je vous serre la main très fort ».

Fort heureusement, toutes les lettres reçues par les rédactions de journaux n'indiquent pas que leurs auteurs sont si fort rongés par le

chagrin. Lapierre ne s'offusqua pas. Il rangea la lettre dans le tiroir du collectionneur.

Témoins attentifs des faits et gestes de Gustave Flaubert, Charles Lapierre ne pouvait être qu'un conseiller averti au moment où Flaubert écrivit une pièce dont le thème était voué aux candidatures des hommes politiques. *Le Candidat* représentait un chef de famille laborieux, « pris dans l'engrenage électoral », venant, après avoir été élu député, à « jeter par dessus bord » tous les siens qu'il immolait (au figuré) à son ambition. C'était bien une pièce du temps. La République, toute jeune, ne devait son existence qu'à une seule voix. Rien d'étonnant à ce que le régime fut discuté. Rien d'étonnant non plus à ce que Charles Lapierre put satisfaire ses tendances et laissant abimer un système. La pièce n'était pas encore écrite que son sujet en était connu. Un auteur dramatique parisien en fut informé, et désireux de tenter sa chance avec un collaborateur de la taille de Flaubert, il vint à Rouen consulter Lapierre pour faire ses offres de service à l'ermite de Croisset, en qualité de « charpentier expert ». La charpente mène à tout, comme on le voit. Lapierre savait son Flaubert susceptible, ce qui est un bien vilain défaut. Mais Flaubert était plus ombrageux que susceptible. C'est pourquoi Lapierre dissuada la candidature de l'expert charpentier.

— « En forçant la consigne », insista l'autre.

— « Oh ! Il vous jeterait dans la Seine ! »

L'expert dut être satisfait ensuite de ne pas avoir été mené à ce naufrage. Ce n'était pas celui de la Seine. Ce fut celui du théâtre. Lapierre avait l'expérience des candidats ; les hommes politiques fréquentent, on ne sait vraiment pourquoi, les directeurs de journaux. Flaubert lisait des scènes à Lapierre.

Et celui-ci se retenait pour ne rien dire :

« ...Je percevais avec tristesse la monotonie de l'action, et je ne sais quoi de vieillot dans l'intrigue », en écrivit Lapierre.

Il ne fut pas plus audacieux lorsque il assista à une lecture faite par Flaubert à Carvalho, qui dirigeait le théâtre du Vaudeville, en plein boulevard, là où s'élève actuellement, à Paris, le cinéma Paramount. Carvalho et Lapierre firent des suggestions présentées sous la forme de « souhaits timides ». Flaubert résistait. Il était « attristé ». « J'aime mieux qu'on ne joue pas ma pièce », disait-il. Il eut trop de superbe dans ce nouveau métier dont les lois sont différentes de celles du roman. Ce n'est pas la plume qui compte ; c'est le mouvement théâtral. Flaubert aurait aussi bien fait de persister et de vouloir, dès le début, que l'on ne joue pas sa pièce. Elle n'eut que quatre représentations. Raoul-Duval, assistant à la première, conta que la « maréchalerie de l'école littéraire avait beau applaudir, c'était navrant ». Il ajoute que le public n'était pas hostile, mais « morne et tristement étonné ».

Charles Lapierre avait du mérite à être ainsi compatissant. Il n'aimait pas la République. Nous n'en citerons que deux exemples. Ils sont extraits du *Nouveliste de Rouen*, en 1873.

Le 19 mars, après la libération du territoire, un mot aigre-doux que l'on dirait à peu de chose remplacé dans notre propre actualité :

« Les Républicains se donnent beaucoup de mouvement pour tâcher de faire croire qu'ils ont tout le mérite de la libération du territoire... ».

Oh ! Monsieur le Directeur !

C'est grand dommage pour sa mémoire. Mais elle ne saurait avoir, à cet égard, de circonstance atténuante. Le 28 avril, on lisait :

« ...Quelqu'un demandait pourquoi le citoyen Gambetta qualifie de presse immonde les journaux qui ne sont pas de l'avis de la République Française. Sans doute, fit quelqu'un, nomme-t-il ainsi les journaux conservateurs, parce qu'ils ont le courage de mettre parfois le nez dans les ordures de la radicaile... ».

Il y eut une élection retentissante, celle du citoyen Barodet, qui était républicain.

— « Qu'est-ce que Barodet ? demandait le journal qui ajoutait, en manière de réponse : « C'est la révolution ! »

Mais cela ne retire rien au goût dont firent preuve Charles Lapierre et son beau-frère Braine pour les œuvres de Gustave Flaubert. Le 27 novembre 1862, le journal publiait des bonnes feuilles de *Salammô*.

Le texte fort court du commentaire était un éloge vantant « l'alliance si difficile du roman et de l'histoire ».

Peu nous importe, en définitive, l'opinion politique de Charles Lapierre. Nous sommes retenus seulement par l'opinion littéraire. Parlant de *Salammô*, il écrit, beaucoup plus tard il est vrai, que la guerre de 1870 fit à Flaubert : « L'effet de l'écroulement d'un monde ». Le directeur du *Nouvelliste*, examinant alors le cas de *Salammô*, eut une pensée audacieuse, puisque *Salammô* est antérieur de huit ans à la guerre :

« ...Il semblait, écrivit-il, que son intuition de poète lui eut fait prévoir ce choc d'un peuple militarisé et surexcité par des convoitises brutales contre une nature amollie par une civilisation byzantine ».

Flaubert a-t-il vu les choses de si loin et de si haut, autrement que par l'indulgence complaisante de Lapierre ? Ne peut-on plus simplement s'en tenir à sa vieille hargne qui lui faisait considérer les Carthaginois comme les Rouennais de l'Antiquité !

Revenons à Taine : ce que ce dernier écrivit eut fait sauter en l'air sinon Flaubert, au moins Lapierre. C'est à propos de *Salammô* :

« Ma thèse est de lui dire (avec des ménagements) que son style s'écaillera, que la description sera inintelligible dans cent ans, qu'elle l'est déjà pour les trois-quarts des esprits, que la narration et l'action, comme dans *Gil Blas* ou *Fielding*, sont les seuls procédés durables... »

...« Toujours est-il que c'est de la littérature dégénérée, tirée hors de son domaine, traînée de force dans celui de la science et des arts du dessin.

« Bien des petits traits le prouvent, il a fatigué son intelligence, il l'a pressée comme un citron, il en est devenu nerveux comme une femme, lui si fort, si bien musclé... ».

Le plus écaillé des deux n'est pas celui qui le pensait, pouvons-nous ajouter. C'était un homme très important, philosophe et historien, tandis que le bon Flaubert travaillait pour la gloire. *Madame Bovary* lui a rapporté trois cents francs (or) de... dettes. Aujourd'hui, le petit Taine est devenu un petit homme, et c'est Flaubert qui a grandi loin de ce trou de serrure par lequel Taine voulait le condamner à passer, à perpétuité.

.....

Le distingué conférencier narra alors à l'auditoire ravi la farce faite en son temps par Lapierre à Flaubert — anecdote racontée lors du Centenaire, en 1921, par Jean Revel, et que nous reproduisons plus haut dans l'article : UNE FARCE JOYEUSE DE FR.-CH. LAPIERRE A GUSTAVE FLAUBERT, par Jean Revel.

Puis il reprit :

Polycarpe ! Sacré Polycarpe, écrivait Flaubert à la façon d'un mot appris dans un sens intelligible pour quelques personnes seulement.

Polycarpe, c'était le surnom de Flaubert, parmi ses intimes.

Je vous convierai donc à fêter aujourd'hui ensemble la Saint Polycarpe, en évoquant les amis de Flaubert, groupés autour de l'écrivain, pour lui souhaiter cette fête qu'ils avaient inventée pour les besoins de la cause.

Les amis de Flaubert ? Quels étaient-ils donc, hormis Charles Lapière et sa femme, les Lapière, ainsi que les nommait l'écrivain de Croisset ? Avec eux, il y avait le ménage Brainne. Charles Brainne était rédacteur au *Nouvelliste*. C'était un universitaire. Il était originaire de Gisors, lui aussi, où il était né en 1825. Il avait connu Lapière dans le Loiret. Ils se battaient pour la cause du Prince-Président. Il mourut fort jeune, et c'est sa veuve qui devint ensuite l'amie de Flaubert.

Charles Brainne, étant encore professeur, avait été envoyé en disgrâce à Alençon. Sans doute à cause de ses opinions politiques. C'était un garçon bouillant et spirituel.

Arrivé à Alençon, il avait envoyé un mot au Cabinet du Ministre. Un mot ironique et fort bref, irréprochable dans son emploi, mais aisément contestable quant à son opportunité hiérarchique. « Point d'Alençon », avait-il écrit, et il avait signé « Charles BRAINNE ». Ce fut sa manière, espiègle, il est vrai, de donner de ses nouvelles.

Les amis ? C'étaient le docteur Pouchet, directeur du Muséum de Rouen ; un savant homme. Malheureusement, un peu sourd. Il donnait des dîners où, d'après Lapière, on traitait tous les sujets de nature à passionner l'esprit. Comme il était dur d'oreille, on devait élever la voix. A se mettre au diapason de ce dialogue de sourds, on s'animait vite, et Flaubert disait qu'il était, chez Pouchet, « gris dès le potage », à cause du ton des conversations et de leur vivacité.

Il y avait Raoul-Duval, Cordier, Georges Pouchet, qui était professeur au Muséum de Paris ; Alfred Baudry, qui finit ses jours en qualité de bibliothécaire ; le docteur Pannetier et, au début, Louis Bouilhet, que Flaubert appelait amicalement « sa conscience ».

Aux amis cités par Lapière, René Dumesnil ajoute, dans son *Gustave Flaubert*, M. Boisse, qui était, s'il vous plaît, conseiller à la Cour. Il parle aussi des trois anges.

Les trois anges, c'étaient les deux filles de l'ancien propriétaire du *Nouvelliste*, M. Rivoire, lesquelles avaient épousé, on le sait, l'une Charles Lapière, la seconde Charles Brainne. C'était aussi une actrice fort connue, M^{me} Pasca.

M^{me} Pasca était originaire de Lyon, où elle était née en 1835. Elle se nommait Marie-Angèle Séou et était devenue, par mariage, M^{me} Alexis Pasquier. Elle avait débuté au Gymnase en 1864 dans le rôle de la baronne d'Ange, personnage de la pièce *Le Demi-Monde*. Elle avait eu son portrait peint par Bonnat et c'était motif de plus pour affirmer sa notoriété. Nous ne dirons pas comment elle avait connu Flaubert, sinon par M^{me} Brainne. Cette dernière était aussi une relation très suivie de Flaubert, et la bibliothèque de Rouen détient le trésor d'une trentaine de lettres qu'elle adressa à l'ermite de Croisset.

On peut consulter aussi, à cet égard, la brochure laissée par le très regretté et érudit D^r R. Hélot : *La Fête de Gustave Flaubert* (le texte a été extrait du Bulletin de la Société archéologique et historique et publié en janvier 1905, en édition supplémentaire, par Lefebvre et Ducrocq, rue de Tournai, à Lille).

On consultera, en outre, les notices publiées par Georges Dubosc,

dans le *Journal de Rouen*, 2-25-29 juin 1914, 1^{er} et 2 juillet 1914. Ceci indiqué ici pour mémoire.

Bornons-nous à retenir de la petite polémique intervenue entre Georges Dubosc et Georges Le Roy, qu'il y a des probabilités en faveur des dates suivantes : La Saint Polycarpe aurait été fêtée le 27 avril 1877, comme elle le fut le 24 avril 1879 et enfin le 27 avril 1880.

Or, à la date du 11 janvier 1877, Flaubert écrit : « C'est le 26 janvier la fête de Saint Polycarpe. Je la fêterai mentalement, étant un saint moi-même ».

Cela signifiait que l'on ne tenait pas beaucoup à la date, qu'il y en avait plusieurs au choix et que cela n'avait, en définitive, aucune importance, comme on le verra.

Écoutons donc les vers badins rédigés en personne par le grave conseiller Boisse vraisemblablement, en 1879, selon René Duménil, et mis sur les lèvres dévoreuses de la brillante et délurée M^{me} Pasca :

Monsieur Flaubert, en ce beau jour de fête,
Retrempez-vous dans l' sein d' vos amis.
Pour que d' leurs vœux, elle soit l'interprète,
Ils ont fait v'nir une artist' de Paris.

Vers de circonstance. Ils sont dits sur le ton familier, bon enfant, avec l'accent de l'affection. Il y a en tout neuf quatrains. Le second précise l'objet de la petite cérémonie :

Monsieur Flaubert, votre patron se nomme
Saint Polycarpe, un saint bien distingué.
On dit partout que c'était un brave homme,
Mais il paraît qu'il n'était pas bien gai.

Il s'écriait, ce pauvre Polycarpe,
« En ce bas monde, tout va de mal en pis ! »
Et cependant, il pince de la harpe
Tout comme un autre, au sein du paradis.

Monsieur Flaubert, vous ferez d' la musique
Aussi, là-haut, quand vous serez péri !
Car vous avez un chic ecclésiastique
A faire dresser les cheveux de Jul' Ferry.

Nous ne dirons pas tout. La dame Pasca souhaitait à Flaubert de couler des jours prospères et que mille fleurs naissent « dessous » ses pieds. Elle n'oubliait pas non plus la France « notre Mère à tous », disait la jolie bouche de l'actrice.

Le reste finit assez pauvrement, non sans que l'on ait fait allusion « à un hommage plus brillant » tel qu'aurait pu le rendre « Madame Sarah Bernhardt ». (On n'en était pas encore au temps de M^{me} Cécile Sorel. Sarah Bernhardt était en pleine gloire). Et l'orateur féminin concluait :

N' dédaignez pas celle qui la remplace.
Depuis huit jours, son temps ne s' pass' qu'à
Faire du trapèze, prendre des douches à la glace,
C'est vot' servant', c'est M^{me} Pasca.

On conçoit qu'un nom d'une telle consonance ait été employé avec précaution par le bon ami Boisse. Par égard pour la rime, sinon pour

l'harmonie, il avait été contraint à terminer le second vers du dernier quatrain par cet appel généreux autant que barbare :

Depuis huit jours, son temps ne s' pass' qu'à : deux élisions hardies pour les oreilles d'un maître de la langue française. Au témoignage de Charles Lapierre, Flaubert s'en pouléçhait par avance les moustaches. « La pensée de cette fête lui rendait tout travail impossible pendant les jours qui la précédaient », a noté le docteur Hélot.

Vint le tour de Lapierre. Il lui fallait amuser l'antibourgeois. Et l'on se doute que le procédé le meilleur fut de s'exprimer comme un bourgeois. « Mon cher ami », dit-il. Rien de grave jusque là. Mais tous ceux qui étaient présents avaient en tête les idées de Flaubert. Mieux que personne, Lapierre les connaissait. Il a raconté l'anecdote d'un voyage de Flaubert à Dieppe, dans un compartiment où trois industriels avaient pris place. Parmi eux, M. Cordier, futur sénateur, bien connu de Flaubert. M. Cordier ayant lu *Salammô* qui venait de paraître, eut l'idée malencontreuse de demander comment il se faisait que Carthage, ville cependant puissante et capitale d'une grande république, ne fût plus que ruine.

— Tu veux le savoir, ô Cordier, dit Flaubert (d'après Lapierre). C'est qu'à Carthage, ils faisaient tous de la rouennerie.

Nous n'avons pas besoin de souligner que Flaubert n'aimait pas les affaires. Et encore moins ceux qui les pratiquaient. Il eut certes des ennus matériels, mais rien qu'à l'idée de remplir une place, quelle qu'elle fut, il s'affairait : « Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit », confia-t-il à Charles Lapierre.

— Dès le lendemain, je me ferais flanquer à la porte pour insolence et insubordination.

En 1877, année de la première Saint Polycarpe, la lettre foudroyante qu'il écrivit au Conseil Municipal de Rouen datait de cinq ans :

« Conservateurs qui ne conservez rien... Avant d'envoyer le peuple à l'école, allez-y vous-mêmes !... »

Rien d'étonnant à ce que la Saint Polycarpe eut fourni une situation comique, précisément par le recours à la culture des poncifs, sous couvert des corps constitués et même de la municipalité de Rouen.

Mon cher et grand ami, déclara donc Lapierre :

— C'est au nom de la municipalité (premier élément comique pour Flaubert), de l'Académie de Rouen (Sciences, Arts et Belles-Lettres) (énumération figurant entre parenthèses), de la Société Libre d'Emulation de la Seine-Inférieure et du Comité Rouennais de la Basse-Seine, ainsi qu'au nom de l'Industrie Textile et de la Marine Marchande, que je viens, à l'occasion de la Saint Polycarpe, vous exprimer les vœux que forme pour votre santé toute une généreuse population, fière de vous compter au nombre de ses enfants...

Charles Lapierre ne manquait pas de toucher son but en regrettant « qu'il vous répugnât de vous distraire de vos études littéraires pour reporter sur les questions pratiques tout l'effort d'une intelligence d'élite ». Il n'omettait pas de nommer les endiguements de la Seine, l'assainissement du quartier Martainville, quartier appelé par Flaubert « l'ignoble petite Venise », l'élargissement de la rue Grand-Pont (on en parle encore aujourd'hui) et, ce qui est toujours d'actualité, « l'agrandissement des quais ».

» Puisse un jour s'effacer vos griefs contre une population repentante.

Puisse un mot de pardon, tombé de votre bouche, hâter l'heure de cette réconciliation suprême où, dans un banquet solennel au Tivoli-Baubet, on verra le Maire de Rouen et les délégués de la filature, du tissage, de la rouennerie, des produits chimiques, du gros et du demi-gros, abjurer leurs erreurs, livrer en holocauste à votre colère comme victimes expiatoires Nion, Decorde et Nétien (c'était le Maire), brûler ces livres de commerce sur des autels improvisés et entonner, avec accompagnement de l'excellente musique du 24^e de ligne, un hymne à l'Art pur et aux sentiments désintéressés ».

Le directeur du *Nouvelliste* ne craignait pas non plus d'employer des formules toutes faites et que l'on avait pu lire sans doute dans les colonnes de son journal. Il avait l'ironie légère et il ne craignait pas d'ajouter :

« C'est alors que dans la nouvelle Arcadie rouennaise auront disparu les temples élevés au dieu du Coton et au Veau d'Or... »

Le dieu du Coton ! le Veau d'Or ? A-t-on jamais entendu un directeur de journal s'exprimer en termes si brutaux ? Et à Rouen encore ? Il fallait que Charles Lapierre eut la certitude de n'être point mis en cause par quelque bavardage intempestif.

Flaubert était tout heureux. Nous le sommes nous-mêmes et si longtemps après. Vous le serez peut-être davantage en vous souvenant des circonstances dans lesquelles Flaubert avait été ainsi amené à changer un prénom qu'il jugeait « trop bourgeois ». D'abord parce qu'il n'avait qu'un seul prénom, contrairement en cela à son père « Achille-Cléophas », que l'on nomma trop souvent par erreur « Théophile et Cléopâtre ».

Saint Polycarpe avait une signification. Il avait certes été inventé par les amis de Flaubert : Lapierre et Boisse. Le premier l'a raconté, décrivant Flaubert, qui survenait au domicile parisien de M^{me} Brainne, sa belle-sœur. Il déroulait une vieille gravure achetée sur les parapets du quai Voltaire. Elle représentait Saint Polycarpe, la figure de trois-quarts, la barbe en coup de vent, les mains levées au ciel, avec cette légende :

— Mon Dieu, mon Dieu, dans quel temps m'avez-vous fait vivre !

Flaubert avait pris l'adjuration pour son compte ; mais à cause des temples élevés au dieu du Coton et au Veau d'Or, il ne lui donnait, sans doute pas, la même signification que le vénérable évêque de Smyrne qui mourut en martyr.

Lettre de Flaubert, 27 avril 1880 :

Je suis tout ahuri de la Saint Polycarpe. Les Lapierre se sont surpassés ! J'ai reçu près de 30 lettres, envoyées des différentes parties du monde !! Et trois télégrammes pendant le dîner : l'Archevêque de Rouen, des Cardinaux italiens, des vidangeurs, la Corporation des frotteurs d'appartement, un marchand d'objets de sainteté, m'ont adressé leurs hommages.

— Comme cadeaux, on m'a donné une paire de chaussettes, un foulard, trois bouquets, une couronne, un portrait (espagnol) de Saint Polycarpe, une dent (relique du Saint) et il va venir une caisse de fleurs de Nice. Un orchestre commandé a fait faux bond.

— Epître de Raoul Duval et de ses deux filles. Vers du jeune Brainne. Toutes les lettres, y compris celle de M^{me} Régnier, avaient comme en-tête, la figure de mon patron. Le menu était composé de plats intitulés

d'après mes œuvres. Véritablement, j'ai été touché de tout le mal qu'on avait pris pour me divertir.

1880. On s'était costumé. Lapière en bédouin, sa femme en Kabyle. Vous voyez le tableau, Flaubert étant au centre du groupe, avec « sa figure rougeaude de cerise à l'eau-de-vie tombée dans le feu », pour citer le portrait tracé par Théophile Gautier.

On a vu que la date de la célébration était variable. En effet, Polycarpe est un grand saint. Il est revendiqué par plusieurs confessions. L'église catholique à la date du 26 janvier, l'église grecque le 23 février, d'autres églises respectivement les 26 mars et 2 avril.

Or, on a vu que les amis de Rouen fêtaient la Saint Polycarpe soit le 24, soit le 27 avril. Ils n'y regardaient pas de si près ; ils affirmaient, au contraire, leurs sentiments non conformistes pour plaire à Flaubert. Et celui-ci s'en réjouissait tout simplement, parce que cette célébration burlesque le débarrassait en apparence de son prénom de Gustave et parce que ce prénom lui avait toujours paru « trop bourgeois ». Les Amis de Flaubert sont toujours dans la tradition, puisque nous célébrons la Saint Polycarpe aujourd'hui 18 mai.

Or, pourquoi les amis contemporains cherchaient-ils à distraire Flaubert ?

Souvenons-nous de l'observation faite par Charles Lapière, le matin de la mort, à la vue du papier timbré.

Il s'en est expliqué, en parlant sur cette mort. Selon lui, elle répondait au genre toujours souhaité par son ami, « disparaître dans un orage ».

Lapière ajoute :

« Il pouvait espérer être bientôt délivré des soucis que lui valait sa participation, même inconsciente, à une liquidation dans laquelle avait sombré sa petite fortune.

» Ces préoccupations eurent une influence marquée sur son caractère, dans la dernière période de sa vie. Lui qui avait horreur de ce qu'il appelait dédaigneusement les affaires, il souffrit moins encore des pertes d'argent qu'il dut subir que de la crainte de voir menacée l'indépendance à laquelle il attachait tant de prix ».

D'où l'empressement avec laquelle il accueillit l'initiative de la Saint Polycarpe.

« Il formait de tout cela, nous dit encore Lapière, un dossier qu'il appelait le remède contre l'indignation ».

Il en fut si heureux qu'il adopta le prénom, signant parfois ses lettres : « Votre vieux Polycarpe ». Il s'esbaudit ainsi pendant cinq ans, aux dires de Lapière ; à trois reprises seulement, aux dires rectificatifs de Georges Dubosc. Bref, en 1880, en ce jour fameux du 27 avril, on lui coiffa la tête d'une couronne. Celle-ci étant trop grande, glissa sur une épaule. Flaubert le remarqua. Était-ce sous l'effet d'un pressentiment ou d'un hasard ? Il dit à mi-voix :

— Je me fais l'effet d'un tombeau !

Huit jours après, il tombait foudroyé.

Mort, il devint plus grand, on le sait, et grand parmi les meilleurs. La recette de la Saint Polycarpe n'en a pas été perdue pour cela. Le 9 mai 1907, elle était encore célébrée à Paris, au cours d'une petite cérémonie anniversaire du cinquantenaire de *Madame Bovary*.

Ils n'étaient qu'une bonne douzaine à se réunir dans ce but. Le nombre n'y aurait rien ajouté. Il y avait Jean Ajalbert, André Beauquier, Jules Bois, Elémir Bourges, Gustave Geffroy, Léon Hennique, Paul et Victor Margueritte, Rosny aîné, François Coppée, Léon Descaves, Céard, notre cher René Dumesnil. Aucun n'avait oublié. Ils étaient tous, tels que Flaubert eut aimé à les nommer « des vieux solides », lui qui réservait le bénéfice de cette appellation à Laporte, alors inspecteur du Travail dans la Nièvre.

Cette tradition des « vieux solides » avait été tout simplement commencée à Rouen par Charles Lapierre. A cet égard, il fut un précurseur. Ils se connurent dès l'arrivée de Lapierre à Rouen, en 1856, l'année de *Madame Bovary*, l'année du mariage de Lapierre, l'année où la publication de *Madame Bovary* fut interrompue. Flaubert était dans la force de l'âge. Il avait 35 ans et son jeune ami 28. Un an plus tard, le procès de janvier 1857 ne les divisa pas, ni les attaques dont Flaubert fut l'objet, ni l'accession de Lapierre aux fonctions de directeur en 1859. Dès lors, ils eurent des relations basées sur l'estime et sur la sympathie. L'invasion les rapprocha. En mai 1871, l'envoi de la lettre féroce pour le rédacteur de l'article sur Victor Hugo ne les opposa pas l'un à l'autre, l'un au nom de la fidélité littéraire, le second au nom de ses fonctions directoriales. En 77, 79, 80, on a vu ce que la Saint Polycarpe devait à l'invention de Lapierre. Ils étaient, en somme, très liés.

L'échec du *Candidat* ne fut pas non plus motif à quelque brouille. Vingt-quatre ans d'amitié sans nuage fut leur lot. Elle se poursuivit après la mort de Flaubert. Treize ans après, le journaliste prenait la plume pour défendre la mémoire de son vieil ami, et cinq ans après sa propre mort, la brochure dont il était l'auteur parlait encore de Flaubert dans les conditions que l'on sait. Ça, c'était un ami !

Il faut, en effet, des amis fidèles pour servir une grande mémoire. On a vu que Rouen en avait fourni sa part, échappant à la malédiction finale de l'écrivain. C'est le rôle d'une petite élite que de discerner les cas dans lesquels elle peut s'assembler pour agir, du seul fait de la réunion des personnes.

Pierre-René Wolf, tous mes confrères de la presse et moi-même, sommes heureux qu'un journaliste ait su nous en montrer l'exemple. Je suis également heureux d'y ajouter l'expression de ma gratitude pour vous tous qui avez eu la patience d'écouter ce recueil d'anecdotes. Et puisque vous avez bien voulu témoigner aujourd'hui que vous étiez, vous aussi, dignes d'être considérés comme étant « de vieux solides », je me plais à espérer que vous le serez encore chaque fois qu'il le sera nécessaire, à l'occasion de quelque Saint Polycarpe que ce soit.

18 mai 1952.

André RENAUDIN.

Il est fait un tirage spécial de la Conférence de M. André Renaudin. Nous le tiendrons volontiers à la disposition de nos adhérents et de nos lecteurs.

Adhésions

Depuis la parution de notre dernier Bulletin, vingt adhésions ont été recueillies. Nous adressons nos souhaits de bienvenue à ces nouveaux flaubertistes.

La Bibliothèque Flaubert à Croisset

La Bibliothèque Flaubert — donnée par l'Académie Française à la Ville de Canteleu-Croisset et à l'Association des Amis de Flaubert — est enfin parvenue à Croisset le 10 juillet dernier.

Il y a les corps des deux bibliothèques de trois travées chacune à colonne torse, le grand fauteuil de Gustave Flaubert en tapisserie, deux petites bibliothèques, deux étagères, une table.

La bibliothèque comprend 2.200 volumes dont environ 700 ont appartenu à Flaubert et le reliquat acquis depuis son décès par M^{me} Franklin-Groult, puis par Louis Bertrand.

C'est là une richesse inestimable.

Nous reviendrons prochainement sur ce don si généreux et si utile; mais, dès maintenant, nous réitérons à l'Académie Française, publiquement, les remerciements de tous les flaubertistes et la gratitude émue de notre Association.

Visite de M. Pierre Ramécourt à Rouen

Un jeune cinéaste, ardent flaubertiste et employé dans les Services de la Télévision, est venu à deux reprises à Rouen, en janvier et en avril derniers, pour *micro-filmer* les manuscrits de Flaubert, les œuvres d'art se rattachant à l'œuvre-mère flaubertienne, les extérieurs du Pavillon de Croisset et les intérieurs du Musée de l'Hôtel-Dieu. Accompagné par M. Jacques Toutain et par M. R.-M. Martin, président et secrétaire des Amis de Flaubert, il a pu accomplir une besogne des plus utiles.

A la Bibliothèque Municipale et par l'obligeance de M^{me} J. Dupic, directrice, il a pu réaliser de bonnes prises de vues des manuscrits de *Madame Bovary* et des notes de *Bouvard et Pécuchet*. Un certain nombre de clichés (photographies, dessins, estampes des contemporains de Flaubert) ont été relevés à la lumière artificielle.

C'est là une initiative heureuse et qui, si elle est encouragée et soutenue par les Pouvoirs publics, sera particulièrement fructueuse.

A propos du Film de Madame Bovary

M. Jacques Toutain-Revel avait eu, il y a quelque temps, l'occasion d'écrire à M. Pierre Descaves, président d'alors de la Société des Gens de Lettres de France, pour attirer l'attention de la Société sur la récente mise à l'écran du chef-d'œuvre de Gustave Flaubert : *Madame Bovary*. Ceux qui ont vu ce film... inimaginable, qui a soulevé à Paris et en France d'unanimes protestations, s'étonneront de la facilité avec laquelle les cinéastes truquent, déchirent et mutilent nos plus belles œuvres littéraires à des fins commerciales dont on ne peut louer ni l'intention ni le résultat.

Studio moderne, carton-pâte, habits fantaisistes... Gustave Flaubert lui-même, en costume romantique de haute couture, plaidant sa propre cause au procès de 1857... demeures somptueuses, éclairées au *swm-light*... Tout concourt à détruire l'atmosphère et le style du plus beau roman du monde. La chose est d'autant plus pénible que nombre de Français et d'étrangers risquent de juger *Madame Bovary* (cela va plus vite à l'écran qu'à la lecture) d'après ce film vraiment pitoyable.

Certes, on peut comprendre et admettre que la technique cinématographique exige une discipline implacable qui se moque éperdument de l'art littéraire. Et c'est précisément parce que certains romans, notamment ceux de valeur, peuvent en aucun cas être mis à la scène et encore

moins à l'écran, qu'il vaut mieux s'abstenir d'une si malencontreuse expérience.

Le public a jugé cette expérience par la froideur de l'accueil. Les aventures romanesques ne manquent pas ; qu'on les utilise, mais pitié pour les chefs-d'œuvre ! Ajoutons que M. Pierre Descaves, qui avait déjà, sur les instances de la Société des Gens de Lettres de France (20 décembre 1950), protesté auprès de la firme étrangère, a répondu à M. Toutain-Revel la lettre que voici :

« Paris, 24 avril 1951.

» Monsieur le Président,

» J'ai bien reçu votre lettre du 20 avril qui a retenu mon attention. Je partage votre émotion si légitime du massacre à l'écran d'un de nos plus purs chefs-d'œuvre : *Madame Bovary*, de Flaubert, et je m'élève avec vigueur contre les mutilations de notre patrimoine littéraire.

» Je vais refaire une nouvelle démarche auprès du Ministre de l'Information pour protester contre la déformation intolérable dont sont victimes nos plus belles richesses spirituelles.

» Je vous prie de croire, cher Monsieur le Président, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

» *Le Président* : Pierre DESCAVES ».

Souhaitons que la protestation de la Société des Gens de Lettres soit entendue et surtout efficace.

La Foire-Exposition et le Pavillon Flaubert

La XXX^e Foire-Exposition de Rouen s'est ouverte à Rouen, le vendredi 6 juin dernier. Après l'ouverture officielle et le banquet, les dirigeants de cette grande manifestation ont eu l'heureuse idée de se rendre, à bord d'un remorqueur des Ponts et Chaussées, à Croisset. La descente du fleuve, l'aperçu du pont sous des spectacles remarquables et l'arrivée à Croisset a été enchanteresse.

Au Pavillon, le cortège officiel, en tête duquel marchaient les deux députés-maires de Rouen et du Havre, fraternellement unis, a été reçu par la Municipalité de Rouen et par les *Amis de Flaubert*.

Les discours n'ont point manqué — Gustave Flaubert en eut été tout esbaudi ! — et de joyeuses rasades ont agrémenté cette visite.

Excellente idée que d'unir le monde des affaires à l'ambiance spirituelle et intellectuelle d'un des Hauts-Lieux de l'esprit. Et la visite au Pavillon du bord de l'eau laissa le meilleur des souvenirs aux Rouennais et aux Havrais réunis.

Visite de Mademoiselle Maria Guerri à Rouen

M^{lle} Maria Guerri, jeune universitaire de Milan, nous a fait l'agréable surprise de venir, au début d'avril dernier, à Rouen, pour y compléter une thèse qu'elle présente en Italie sur *l'Influence de Louis Bouilhet sur Gustave Flaubert*.

Le sujet est du plus haut intérêt pour les flaubertistes. Il a été souvent mis en avant et discuté, les uns prétendant que si influence il y eut, elle fut utile, les autres qu'elle fut nuisible.

Nul n'ignore les liens de profonde amitié unissant le romancier et le poète. Flaubert appelait Bouilhet « sa conscience » et Bouilhet fit tout pour la gloire de son illustre ami. La postérité ne semble pas les avoir toujours associés dans son admiration envers les grands écrivains de

l'époque. Quelle fut exactement l'influence de Louis Bouilhet sur Gustave Flaubert ? C'est, encore une fois, un sujet à controverse.

Maria Guerri, qui parle français comme nous aimerions parler sa belle langue italienne, connaît admirablement notre Flaubert. C'est à juste titre qu'elle venait à Rouen pour y étudier ce que nous possédons de manuscrits et de Flaubert et de Bouilhet. Elle fut reçue avec la plus grande complaisance par M^{lles} Dupic et Leleu, bibliothécaires de la Municipale de Rouen. Elle visita, bien entendu, le Pavillon de Croisset et l'Hôtel-Dieu. Elle quitta Rouen pour se rendre à Chantilly, où se trouvent les lettres de Louis Bouilhet.

Maria Guerri, qui est notre active correspondante en Italie, reviendra sans doute à Rouen. Elle y sera toujours reçue avec joie, car elle apporte un zèle et un enthousiasme flaubertiens qui sont pour les *Amis de Flaubert* le plus précieux des encouragements.

Excursion des « Nouvelles Littéraires » en Normandie

Sous l'égide des *Nouvelles Littéraires*, l'hebdomadaire bien connu, un groupe important de Parisiens est venu en Normandie le samedi 7 juin, piloté par M. André Bourin, rédacteur aux *Nouvelles Littéraires*, et par M. Yvon Hecht, rédacteur au *Paris-Normandie*. Ayant « accroché » la Normandie à *Gwerny*, pays de Claude Monet, les pèlerins ont traversé le Vexin, descendu la vallée de l'Andelle et déjeuné à *Ry*, pays des Delamare-Bovary. L'après-midi, le groupe s'est rendu à Petit-Corneille saluer la mémoire du grand dramaturge rouennais Pierre Corneille, puis est revenu à Croisset et au Pavillon Flaubert, où il a été reçu par les *Amis de Flaubert*. MM. Toutain, président ; Martin, secrétaire, et Sénille, trésorier, ont fait visiter aux touristes la propriété de Croisset et le Pavillon, donnant d'abondants détails sur les souvenirs recueillis et sur la vie du grand écrivain.

Après cette visite, les visiteurs se sont rendus au Musée de l'Hôtel-Dieu où, toujours conduits par les *Amis de Flaubert*, ils ont parcouru les grandes salles du Musée de l'École de Médecine et de l'Hôtel-Dieu et les appartements des Flaubert.

En fin d'après-midi, ils se sont rendus à la maison natale de Pierre Corneille, rue de la Pie, où ils ont été accueillis par la Municipalité de Rouen, qui leur a offert un vin d'honneur.

Le lendemain dimanche, le groupe de touristes a continué son voyage vers la Basse-Normandie (Honfleur et Trouville), avant de rejoindre Paris.

Nous avons été heureux de saluer ces si sympathiques voyageurs.

Congrès des Pharmaciens à Rouen

Les Pharmaciens de France se sont réunis en Congrès National à Rouen, les samedi 7 et dimanche 8 juin derniers. Pharmaciens d'abord et — tout respect gardé pour leur profession — disciples ensuite de M. Homais, ils n'ont point manqué de visiter en détail le Musée de l'Hôtel-Dieu et le logement des Flaubert, samedi dans l'après-midi.

M. R. Martin, secrétaire des *Amis de Flaubert*, les a reçus avec son enthousiasme habituel et leur a montré toutes les collections de pots coloriés contenus dans les vitrines du Musée, (sans oublier, bien entendu, les instruments chirurgicaux et les têtes des décapités de la Révolution.

Les Pharmaciens ont été ensuite reçus par la Municipalité.

Conférence par M. Brosset

Le *Courrier de Berne* du 30 novembre 1951 nous annonce que M^e Georges Brosset, avocat à Genève et notre correspondant pour la Suisse, a fait une conférence sur *La Genèse de Madame Bovary*.

M^e Georges Brosset fit valoir les qualités de probité du grand travailleur qu'était Gustave Flaubert ; il exposa ce que fut la longue et lente élaboration de ce roman qui marquait une étape importante dans l'histoire des Lettres modernes.

Dans la discussion qui suivit cette conférence, M^e Brosset répondit à de nombreuses questions et raconta maintes circonstances particulières de la vie du célèbre romancier.

Université de Genève

Notre correspondant de Genève, M^e Brosset, nous signale également que M. Marcel Raymond a fait un cours sur *Flaubert* les lundi et vendredi, à dater du vendredi 25 avril. Ce cours attire un nombreux auditoire à la Faculté des Lettres de l'Université.

BIBLIOGRAPHIE

L'Éducation Sentimentale est traduite en Hollandais

M. Eugène Chevrolet, notre correspondant des Pays-Bas, nous avise que l'*Éducation Sentimentale* vient d'être traduite en langue hollandaise et publiée dans la série *Les Immortels*. M. Chevrolet précise que la traduction en est parfaite et que cette publication connaît un grand succès.

Commentaires sur « Madame Bovary », par Léon Bopp

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le Bulletin n^o 2 des *Amis de Flaubert*, M. Léon Bopp vient de publier un important ouvrage sur le texte de *Madame Bovary*. Tablant sans doute sur la lenteur de Flaubert à composer chacune de ses phrases, M. Léon Bopp s'est livré à ce travail de patience et d'érudition, consistant à étudier chaque phrase, à la démanteler et à lui joindre un appareil critique particulièrement sévère et abondant. Chaque phrase est l'objet d'un examen qui en démontre l'origine, les variations et les effets. Un tel travail eut été fastidieux, dangereux peut-être, s'il eut eu pour auteur un esprit superficiel et léger. Tel n'est point le cas de M. Léon Bopp qui, mot à mot, fait revivre le travail flaubertien.

L'important ouvrage de M. Léon Bopp sera à sa place dans toute bibliothèque flaubertienne.

Biographie de Flaubert, par M. Spencer

M. Spencer, notre correspondant en Grande-Bretagne, vient de publier un important ouvrage, en anglais, sur *Flaubert et son Œuvre*. Nous tenons à signaler sans plus tarder cette récente parution, et en donnerons un compte rendu détaillé dans le prochain Bulletin.